

Mao

Style communiste



**Contradiction
Éditions**
2022

Table des matière

Introduction	01
Les essais de Mao et le style communiste	03
Contre le culte du livre, 1930	17
Soucions-nous davantage des conditions de vie des masses et portons plus d'attention à nos méthodes de travail, 1934	28
Contre le libéralisme, 1937	35
De la pratique, 1937	38

Introduction

Le projet des éditions Contradiction est de lutter contre l'analphabétisme politique. Cette courte collection des écrits de Mao, sont des matériaux écrits entre les années 30-40 en Chine au siècle dernier. Le pays traversait alors une violente guerre civile et l'occupation japonaise. L'épopée chinoise, sa lutte pour la libération nationale, son affranchissement des puissances impérialistes ont représenté l'une des principales références pour les luttes anti-impérialistes qui se sont développées en Asie, en Afrique et en Amérique du Sud.

Même si le contexte social dans lequel ces articles sont écrits est très éloigné de nous, le développement des métropoles impérialistes, la pénétration mondiale du mode de production capitaliste, une structure étatique et répressive plus capillaire, leur force reste inchangée. Mao nous offre une méthode de travail politique, non stéréotypée et capable d'affronter les contradictions. Pour confirmer ce qui a été écrit, il est intéressant de noter que chez Mao il y a toujours une référence directe au socialisme scientifique : méthode et doctrine pour l'action de classe.

Si l'attitude "activiste" qui ne considère la théorie que comme un accessoire culturel est à critiquer sévèrement, l'indigence politique de ceux qui se cachent derrière les livres pour ne pas agir est également à critiquer. Cette dynamique est très présente en France, où il existe depuis de nombreuses années un fossé entre ceux qui se présentent comme des "militants" et ceux qui se présentent comme des "théoriciens", sans comprendre que les deux figures, si elles sont séparées, sont inutiles, voire nuisibles...

D'ailleurs, on entend souvent, même de la part de camarades généreux, que la théorie est bonne et que c'est l'action qui est mauvaise, mais il faudrait inverser le raisonnement. C'est précisément l'incapacité de lire la réalité, de faire des recherches, qui rend l'action déficiente.

Le thème central de ces écrits est l'action des communistes face aux déviations inévitables que produit le "militantisme": l'opportunisme (recherche du consensus au détriment du programme) et le sectarisme (faire du programme et de l'organisation un fétiche religieux). Ces déviations reflètent inévitablement le niveau de la lutte des classes. Les risques d'opportunisme ou de sectarisme sont toujours présents, ils doivent être analysés et combattus. Se désintéresser de ces contradictions ou croire qu'on peut les éviter complètement est une erreur. Si l'on dépasse cette approche, on tombe dans le pur mysticisme organisationnel, qui oscille entre volontarisme militant et sectarisme religieux, ou dans le relativisme le plus flagrant et le scepticisme anti-scientifique.

C'est avec la même approche que ces écrits doivent être lus. Il ne suffit pas de les lire, de les assimiler, mais de comprendre que pour établir une forme d'action qui sache être à la hauteur de la réalité, de la classe prolétaire d'aujourd'hui, des contradictions produites par l'impérialisme, et du niveau de confrontation, il est fondamental de se débarrasser du mythe du "passé" ainsi que de celui du modernisme (immédiatisme).

Nous ne devons pas avoir peur des difficultés, mais savoir les affronter avec lucidité. Il ne s'agit pas de penser surmonter les rapports de force actuels entre les classes, le poids de l'aristocratie ouvrière et de l'opportunisme dans les pays impérialistes par de simples mots d'ordres, mais il ne s'agit pas non plus d'y trouver une justification à l'impuissance et de refuser de définir un programme révolutionnaire crédible dans les métropoles impérialistes.

Editions Contradictions

Les essais de Mao et le style communiste

Les textes que nous présentons s'inscrivent au sein des grandes étapes de la révolution en Chine¹. Et pourtant, ils nous parlent et ils s'adressent à nous aujourd'hui en tant que communistes.

Ces textes de Mao Zedong sont divers (analyses, consignes aux membres du parti, essais philosophiques). Ils concernent tous des leçons tirées d'un des plus grands mouvements révolutionnaires qu'a connu le XXème siècle et ils portent bien sûr que sur quelques aspects de cette immense expérience qui a changé le cours du monde.

Ce choix de textes a un but modeste mais explicite : fournir aux camarades des repères communs pour leur pratique politique, assimiler certaines leçons essentielles sur le type de travail que doivent entamer les communistes, comme sur les obstacles et les déviations qu'ils doivent affronter.

A ce titre, près d'un siècle après, et très loin des anciennes mines d'Anyuan et du semi-féodalisme des montagnes chinoises, au cœur des métropoles impérialistes dans lesquelles nous vivons, ils nous concernent encore aujourd'hui et ils nous concerneront tant que le règne du capital ne sera pas aboli. L'ère numérique n'annule pas la nécessité d'organiser la classe historique. Bien au contraire.

En ce qui concerne le contexte chinois des années 1920 à 1940, il existe d'excellents ouvrages qui exposent en détail les dynamiques et les contradictions de cette période², le terrible massacre des communistes à

¹ Plus précisément, dans la première phase de la révolution en Chine. Entre la fondation du Parti Communiste chinois (juillet 1921), la première République soviétique chinoise du Jiangxi à partir des bases rouges de guérilla (1931), la Longue Marche (octobre 1934-octobre 1935) et l'avènement de la République Populaire de Chine (1949).

² En particulier : Jacques Guillerma, *Histoire du Parti Communiste chinois* (Payot) ; Han Suyin, *Le déluge du matin* (Stock), Edgar Snow, *Etoile rouge sur la Chine* (Stock).

Shanghaï en 1927, la Commune de Canton et sa défaite, les premières réformes agraire, l'encerclement des villes par la campagne, soit la stratégie militaire victorieuse du Front Uni anti-japonais (1936-1945) comme de la guerre civile contre le Kuomintang (1945-1949). Ici, nous ne pouvons aborder qu'à grands traits à quels problèmes faisaient face les communistes chinois, à l'intérieur comme à l'extérieur de leurs rangs.

Contre le culte du livre (1930)

Replaçons ce texte dans son contexte historique. Le Parti Communiste Chinois (PCC) a été fondé le 1^{er} juillet 1921 à Shanghaï. Ce sont des intellectuels anti-impérialistes et marxistes qui le fondent (organisés au début autour de trois activités : édition, information et propagande vers les syndicats ouvriers et les paysans). L'influence de la révolution russe est bien entendu centrale ainsi que l'activité de ses représentants envoyés en Chine comme Voïntinsky ou Sneevliet³ mais le parti croît avant tout pour des raisons endogènes.

Le PCC grandit par une rapide implantation dans une classe ouvrière encore faible qui lance une série de grèves dans les centres urbains et industriels. Le mouvement syndicaliste chinois se heurte aux seigneurs de la guerre qui le répriment impitoyablement. En 1923 et 1925, de grandes grèves ont lieu avec un blocus de Hong-Kong, colonie anglaise, qui dure seize mois. Conformément au modèle bolchévik, le PCC privilégie le travail parmi les ouvriers, et s'il ne néglige pas totalement le rôle possible de la paysannerie, il n'en fait pas sa cible prioritaire.

³ Après sa création en 1919, la Troisième Internationale (IC) fonctionne comme un Parti mondial de la révolution communiste, en suscitant la création de sections dans les centres impérialistes et dans les colonies et semicolonies. Voïntinsky fait partie des cadres de la Troisième Internationale chargé d'aider à la formation de PC en Chine. Il s'installe en Chine en 1920 en tant que « secrétaire du bureau d'Extrême-Orient de l'IC ». Henk Sneevliet, quant à lui, était un communiste néerlandais qui organisa la lutte contre le colonialisme en Indonésie.

Il fut par la suite envoyé à Shanghaï lors de la création du PC de Chine.

D'autre part, il est allié à la force dominante du mouvement anti-impérialiste, le parti nationaliste, le Kuomintang, fondé par Sun Yat Sen, leader de la révolution de 1911 qui mit fin au régime impérial.

Mais le Kuomintang va manœuvrer contre les communistes dont l'influence grandit. En 1926, suite à « l'expédition du Nord », expédition menée par le gouvernement nationaliste grâce à l'action des organisation ouvrières et paysannes dirigées par des communistes, la droite du Kuomintang lance une répression sur deux fronts : contre les ouvriers qui se soulèvent à Shangaï et contre les paysans dans les révoltes menacent les propriétaires terriens. En dépit de cet échec, le PCC accru son influence et il en reste au schéma insurrectionnel ouvrier urbain qui a fait le succès d'Octobre 1917. L'Internationale Communiste fait son deuil de ses illusions sur le Kuomintang et promeut des insurrections urbaines qui se soldent par de nouveaux échecs.

Dans les années 1920, les débats relatifs à la révolution chinoise sont vifs au sein de l'Internationale Communiste (IC). Mais l'essentiel des débats ne portent pas sur les voies de la prise du pouvoir ou sur le rôle de la paysannerie mais sur le rapport aux nationalistes du Kuomintang. Tous les protagonistes considèrent que la nature de la révolution chinoise est celle dite de révolution nationale et démocratique, c'est-à-dire d'une lutte de libération nationale et contre le féodalisme. Mais les divergences portent sur la nature des forces sociales capables de mener à bien cette révolution et donc sur la nature des alliances de classe. La direction de l'IC considère que la révolution étant nationale-bourgeoise, c'est à la bourgeoisie de la diriger, soit au Kuomintang avec l'appui des classes exploitées. La nécessaire autonomie du PCC est sous-estimée et on va jusqu'à intégrer Tchiang Kaï-Chek en 1926 dans les dirigeants sympathisants de l'IC (il est nommé membre honoraire du présidium du comité exécutif...). L'opposition de gauche quant à elle estime que la bourgeoisie nationale est trop faible pour mener à bien la révolution et que seul le prolétariat peut le faire. Elle avance l'idée du passage immédiat à la dictature du prolétariat, la paysannerie étant une force d'appoint. Ces deux positions condamnent en fait le prolétariat à l'impuissance politique dans les conditions concrètes de la Chine.

Ces deux positions vont se retrouver alternativement, sous des formes diverses, à la tête du PCC, Li-Li San est partisan de la position de gauche alors que les Wang Ming et ceux qu'on appelle les « Vingt-huit bolchéviks » vont défendre la position de la direction nationale de l'IC. Mais la spécificité du mouvement révolutionnaire en Chine va venir d'une rupture avec ses stratégies.

Mao va proposer une rupture avec l'orientation dominante dans le PCC. Son enquête dans le Hunan en 1926 lui permet de mesurer le potentiel révolutionnaire des exploités de la campagne chinoise. La ville ne peut pas être en Chine le front principal de la lutte révolutionnaire. Deux principes en découlent :

- 1) les campagnes doivent encercler les villes.
- 2) à l'époque de l'impérialisme, il est possible qu'une révolution dont la force fondamentale est la paysannerie exploitée soit dirigée par le prolétariat. Il n'abandonne pas le front uni avec les nationalistes contre les classes liées à l'impérialisme et aux propriétaires fonciers, à condition que l'indépendance politique et militaire du PCC soit assurée. Enfin, en s'appuyant sur les spécificités sociales de la Chine (pouvoir central faible, mouvements insurrectionnels, création d'une armée rouge), il affirme qu'il est possible d'établir des « bases rouges », des zones sous le contrôle du parti et de l'armée rouge⁴.

En 1930, la visée immédiate de *Contre le culte du livre* est donc tournée contre les courants qui s'oppose à la patiente implantation des zones rouges, en particulier aux projets d'insurrections urbaines et au projet d'un passage instantané à la Révolution socialiste sur le modèle devenu formaliste de l'insurrection d'Octobre.

⁴ La création de bases rouges suit le modèle de la guérilla qui se distingue du modèle militaire insurrectionnel léniniste. Cette stratégie militaire développée sera celle de la guerre populaire prolongée qui correspond à la structure sociale des pays colonisés. Elle permettra des victoires éclatantes dans plusieurs régions de la planète malgré qu'elle perde son efficacité relative à mesure que la vitesse sociale et économique du capitalisme se répandra à travers la planète. Dans de nombreuses situations il existe une relation dialectique entre l'insurrection (léniniste) et la guérilla (maoïste).

Qui n'a pas fait d'enquête n'a pas le droit à la parole

Dans *Contre le culte du livre* Mao exprime d'emblée l'importance qu'il accorde à l'enquête : *« Pas d'enquête, pas de droit à la parole. Vous n'avez pas fait d'enquête sur un problème, et on vous prive du droit d'en parler. Est-ce trop brutal ? Non, pas du tout. Du moment que vous ignorez le fond du problème, faute de vous être enquis de son état actuel et de son historique, vous n'en sauriez dire que des sottises. Et les sottises, chacun le sait, ne sont pas faites pour résoudre les problèmes. »*

Mao sera très critiqué pour avoir insisté sur cet aspect. De bonne ou de mauvaise foi, on l'accuse de négliger l'importance de la théorie. Mais encore en 1941, dans la Préface aux enquêtes à la campagne, il insiste toujours sur le même point :

« Ceux qui font un travail pratique doivent à tout instant être au courant de la situation qui ne cesse d'évoluer [...]. C'est pourquoi quiconque fait un travail pratique doit mener des enquêtes à la base. Pour ceux qui ne comprennent que la théorie sans rien connaître de la situation réelle, il est d'autant plus nécessaire de procéder à de telles enquêtes, sous peine de ne pouvoir lier la théorie à la pratique. « Sans enquête, pas de droit à la parole » – cette assertion qu'on a tournée en dérision en la taxant d'« empirisme étroit », je n'ai jamais regretté de l'avoir avancée ; je persiste au contraire à soutenir qu'à moins d'avoir enquêté on ne peut prétendre au droit à la parole. Il en est beaucoup qui, « à peine descendus de leur char », s'égosillent, prononcent des harangues, distribuent leurs avis, critiquant ceci, blâmant cela ; en fait sur dix d'entre eux, dix vont au-devant d'un échec. Car leurs discours, leurs critiques, qui ne se fondent sur aucune enquête minutieuse, ne sont que bavardages. » A quoi sert l'enquête ? Qu'est-ce qu'une enquête pour un communiste ? L'enquête à une portée décisive en tant qu'instrument de connaissance, de rectification et d'implantation politique.

D'une part, elle apparaît comme un moyen d'accéder à la connaissance d'une réalité non prévisible à partir de principes théoriques ou de connaissances générales sur le monde social, comme lorsque Mao écrivait : *« J'ai vu et j'ai entendu bien des choses étonnantes dont je n'avais jamais eu connaissance jusque-là »*.

D'autre part, l'enquête était destinée à *« mettre un terme à tous les propos contre le mouvement paysan et corriger les mesures erronées prises par les autorités révolutionnaires à l'égard de ce mouvement »*.

Comment Mao en est-il venu à donner une telle importance à l'enquête ?

La réponse la plus simple consiste à rappeler le rôle que Marx et Engels avaient conféré aux enquêtes sur les conditions de vie et de travail des ouvriers. En 1845, dans la préface de *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Engels écrivait déjà que *« la connaissance des conditions de vie du prolétariat est une nécessité absolue si l'on veut assurer un fondement solide aux théories socialistes, aussi bien qu'aux jugements sur leur légitimité, mettre un terme à toutes les divagations et affabulations pro et contra »*. Dans *Le Capital*, c'est une même fonction de connaissance de la situation qu'il s'agit de transformer, et des facteurs qui peuvent favoriser ou entraver le développement de luttes révolutionnaires, qui est attribuée par Marx aux rapports des enquêteurs de fabrique. Telle est également la fonction de l'« Enquête ouvrière » mise en place par Marx par l'intermédiaire d'un questionnaire publié en 1880 dans la *Revue socialiste*, dont les enjeux politiques sont présentés en des termes qui rappellent ceux d'Engels 35 ans plus tôt.

L'enquête sert à connaître bien sûr, et d'abord ce que sont les tendances antagonistes déjà à l'œuvre contre l'ordre du capital. Mais elle sert aussi à ce qu'on appelle la « liaison de masse », l'implantation concrète dans la vie et les luttes de la classe. Aucun de ses aspects ne saurait être négligé par quiconque se déclare communiste.

Soucions-nous davantage des conditions de vie des masses et portons plus d'attention à nos méthodes de travail (1934)

De 1927 à 1934, plusieurs bases de guérillas communistes sont établies dans le sud de la Chine. Elles sont aussi des “zones libérées” dans lesquelles se pratiquent la réforme agraire. Entre 1930 et 1934, deux séries d'évènements majeurs agitent la Chine. Le Japon a envahi la Mandchourie dès 1931 et le gouvernement du Kuomintang tente à plusieurs reprises de liquider les zones contrôlées par les communistes par des campagnes d'encerclement et d'anéantissement”. Cette situation a lieu alors que des luttes internes traversent le PCC. Le Comité Central n'est pas acquis aux conceptions de Mao zedong, loin s'en faut. Il est démis de ses plus importantes fonctions politiques et militaires fin 1932 et jusqu'en 1935, il ne retrouve plus de poste dirigeant. Les membres du Comité Central opposés à Mao considèrent que les bases rouges sont des embryons d'Etat dont on doit défendre les frontières coûte que coûte. L'aspect militaire prime tout le reste. Quant à Mao, il considère que l'armée ne se bat pas pour prendre le plus de territoires mais pour faire de la propagande parmi les masses, pour aider à organiser un pouvoir politique nouveau. En 1934, lorsque le Kuomintang lance un énième campagne d'anéantissement, le Comité Central veut défendre les bases rouges comme des citadelles. L'armée “régulière” équipera les blockhaus, les tranchées et les autres fortifications, selon les méthodes classiques. Les paysans sont réquisitionnés et reçoivent l'ordre de creuser, de fortifier. Mais ce faisant, les cultures ne sont plus assurées. Les soldats sont quant à eux cloîtrés dans les forts dans l'attente de l'affrontement. Toute cette situation est contraire aux conceptions de Mao pour qui l'armée rouge doit être une force de production et de travail dans les champs afin d'alléger le fardeau de la population et d'être véritablement “au service du peuple” et non comme les armées réactionnaires un élément de parasitisme social.

Mao Zedong, désormais essentiellement cantonné aux tâches économiques, réunit en août 1933 les représentants de dix-sept cantons après des mois d'enquête sur les méthodes de la réforme agraire.

L'appel sous les drapeaux d'un million de soldats dépeuple les campagnes et empêche la réussite de la moisson. Il est fortement critiqué pour son "empirisme étriqué, son régionalisme paysan et son pragmatisme opportuniste". Pourtant, l'organisation des coopératives et les questions terre-à-terre relatives à "l'huile, le vinaigre et le sel" sont essentielles pour une conduite de la guerre qui concerne des millions d'êtres humains alors aux abois. Les ressources de la base sont le nerf de la guerre. En fait dès 1933, la base rouge du Kiangsi est asphyxiée par le blocus organisé par Tchiang Kaï Chek. Les restrictions alimentaires et les pénuries de textile se font sentir. On ne peut plus fabriquer les uniformes d'hiver. L'argent se raréfie, car le commerce est devenu impraticable. Juste avant la Longue Marche, en octobre 1934, la ration alimentaire est à 60% du minimum nécessaire. Pourtant, ceux qui critiquaient l'enrôlement forcené et insistaient sur les conditions de vie étaient traités de "droitistes" et traités en ennemis, souvent persécutés, déchus, sinon liquidés. Dans ces conditions éprouvantes, et contre tout triomphalisme factice, se dessine une ligne politique dont le cœur est la liaison avec les masses. Ce qui se joue alors, et qui imprègne le texte qui suit, ce sont les prémices d'une nouvelle conception, là encore née de la pratique: celle de la *guerre populaire prolongée*. Construire pour combattre, combattre pour construire.

De la pratique (1937)

Contexte

Cet essai de Mao Zedong a été rédigé après la « Longue marche » (1934-1935), durant la période de Yen-an, et précisément au début de la guerre sino-japonaise (7 juillet 1937). La période de Yen-an correspond à une extension des Parti communiste chinois sur des zones de la Chine du Nord et de la Chine Centrale, période durant laquelle il passera de 40000 à 800000 membres. Les paysans et les soldats constituent alors

l'essentiel de la base, renforcée par l'arrivée des étudiants qui fuient l'occupation japonaise. Le prolétariat est alors très minoritaire. La situation est à la fois simple et complexe : la guérilla, le travail productif, la réforme agraire sont à mener de front. Le besoin le plus pressant est donc celui de *la formation de cadres* qui doivent être éduqués politiquement/, car ils rejoignent une cause sans être réellement munis de boussole idéologique et de méthodes de travail. L'essai « *De la pratique* » sera avec celui « *De la contradiction* », la première armature de cette formation dans la Chine rouge.

Au milieu du chaos d'une guerre civile larvée et de celui d'une guerre anti-japonaise, dans des « zones libérées » sans cesse contestées, les dirigeants du Parti communiste estiment pourtant qu'il est urgent de se former « *au rôle du prolétariat dans l'histoire* » et aux conceptions philosophiques du marxisme sur la réalité et la vérité objective. Pour quelles raisons ? La principale est la suivante : la révolution n'est pas une irruption spontanée, ni un vague idéal lyrique, à moins de rapidement devenir un cortège funèbre sans prise sur le réel. C'est un processus historique né de contradictions concrètes, c'est le « mouvement réel de l'histoire » qu'il s'agit de comprendre et de pousser à son terme. Les cadres doivent dès lors pouvoir mener l'enquête, définir une orientation politique et diriger les opérations militaires. Autrement dit, la politique et le militaire ne sont pas distincts et « la politique commande au fusil ». D'autre part, sur le plan intellectuel, ce qui est préconisé prend aussi une forme dialectique : développer une culture marxiste, étendre ses connaissances générales et « apprendre à partir des masses ». Trois impératifs catégoriques. L'enjeu est *in fine* de faire émerger un certain type de dirigeant révolutionnaire.

Dans la lutte interne du Parti chinois, ces impératifs se sont traduits par une lutte contre les conceptions de Chang Kuo-tao (qui a dirigé un soulèvement défait dans le Setchuan et finira par gagner le Kuomintang, puis Hong-Kong) et de Wang Ming qui é été formé à Moscou et se targue de l'autorité de la IIIème Internationale (Kominintern). La lutte

contre ces tendances est nommée par Mao Zedong lutte contre le subjectivisme, sous les deux formes du dogmatisme et de l'empirisme. Le dogmatisme désigne « un aveugle qui veut attraper un poisson », c'est la tendance à étudier le marxisme, sans lien avec la pratique révolutionnaire, la tendance à emprunter des phrases isolées des « classiques » ou de l'Internationales sans en adopter les méthodes. Le style subjectiviste consiste en général à se baser sur ses intuitions et désirs et non sur une étude minutieuse de la situation, de l'histoire, et de l'application de la théorie. Au lieu de « tirer des flèches sur la cible » les subjectivistes les décochent au hasard, selon leurs propres lubies, clichés et slogans éculés. Or, le révolutionnaire se distingue des pseudo-savants même brillants mais au contraire d' assumer une recherche ferme, fut-elle dans l'ombre : partir de la réalité objective, réunir des matériaux et en tirer des lois pour guider l'action. L'empirisme quant à lui désigne la tendance à mépriser la théorie et à s'en tenir « aux faits immédiats » sans s'occuper de leurs transformations, sans s'occuper de savoir si telle ou telle expérience peut se généraliser, si on peut en tirer une loi. L'empiriste rejette le savoir livresque pour se limiter à son expérience immédiate.

Philosophie de la connaissance

Les évidences sont faites pour être rappelées. *De la Pratique* est pour l'essentiel un texte qui n'innove pas. Il n'invente pas des propos édifiants sur la connaissance et la vérité. Il reformule et explicite une sorte d'ABC sur ce qu'il en est du statut de la réalité et de la vérité selon le marxisme.

La particularité du marxisme c'est la réhabilitation de la *pratique* face à ce que la tradition philosophique considérait comme supérieure : la compréhension *théorique* du monde. La contemplation (la « *theoria* » grecque) de l'ordre du monde serait le mot final de la philosophie antique, alors que les épigones de Hegel, quant à eux, souhaitaient libérer la « Masse » de sa servitude en lui révélant la Vérité.

« Les philosophes » croient que ce sont les idées qui mènent le monde, et qu'il suffit donc de transformer les idées pour transformer le monde. Et c'est cela qu'ils appellent « action » et « politique ». Pourquoi ces libérateurs échouent-ils ? Car leur idée de transformation n'est que le projet insupportable « d'ouvrir les yeux sur la vérité qui est ailleurs. Il ne s'agit pas de libérer effectivement les esclaves mais de les sermonner sur leurs illusions consolantes. Ce n'est pas par servitude volontaire que l'on est soumis, ce ne sont ni la volonté, ni la pensée qui libèrent. Les philosophes invitent à se rebeller contre les chimères, idoles, dogmes et êtres imaginaires en révolutionnant le monde ...des idées. Pour Marx et Engels, tout ne se passe pas dans le domaine de la pensée pure, ce n'est pas en dénonçant les illusions que l'on embouche les trompettes de la révolution. Le problème est de comprendre les causes qui engendrent les illusions et d'agir sur ces causes pour les supprimer. Les illusions et les idées sont aussi des réalités produites par l'ordre du monde.

La production des idées vient de la pratique, de l'activité matérielle, les pensées sont une émanation du comportement matériel des humains, de la production de leurs moyens d'existence et de leurs rapports sociaux. Autrement dit, il faut comprendre ce que l'on pense comme une production sociale, une représentation d'un temps pour les êtres humains d'un temps. De même, la vérité se trouve en analysant les causes qui déterminent notre situation ou la production nécessaire de nos illusions. Toute idée doit se comprendre dans son rapport au monde social réel. Or, pour saisir la cause des idées et des illusions, il faut partir des conditions historiques, en premier lieu de la production des moyens d'existence. La société et l'histoire ne sont pas des mécanismes aveugles qui échappent à une compréhension humaine ou qui relève d'un « plan » d'une intention » cachée. La compréhension du mouvement réel part de la pratique et aboutit à la pratique. Tout ce qui contribue à former la vie sociale peut être saisi et connu, puis cette connaissance peut à son tour être vérifiée dans la lutte pratique. Le cycle pratique-théorie-pratique est celui de la connaissance. Le point de départ de la

connaissance n'est pas la raison, la logique, la démonstration et ses prémisses (Dieu, l'Homme, la Conscience) mais comme le montre l'Idéologie Allemande, la seule présupposition qui ne soit pas une abstraction vide, c'est la pratique humaine de production et de lutte. On doit partir des individus réels déterminés par des rapports sociaux constitués. Partir non de ce que les hommes disent, se représentent et imaginent mais de ce qu'ils font, de ce qu'ils fabriquent. Telle est le point de départ de la méthode marxiste pour connaître le monde et le transformer. L'essai de Mao Zedong est un développement de ce thème.

L'irrationalité et ses doubles

A quoi peut servir une théorie de la vérité pour nous aujourd'hui ? D'abord, en situation de vaches maigres, à lutter contre la confusion.

La confusion à bien cerner d'abord parmi de prétendus ennemis déclarés du système global. En France, les conceptions qui ont considérées les Gilets Jaunes comme une « insurrection », une fois par semaine du moins, ont été « dépassées » par les covidosceptiques qui affirment dans les mêmes discours que le virus est à la fois un épiphénomène sans importance et un « génocide de population » voulu par les dirigeants des GAFAM. Dernièrement, le 29 janvier 2022, Giorgio Agambem, philosophe italien chantre des courants « autonomes » a ouvert à Paris un congrès des « résistants » contre le « fascisme sanitaire » avec de nouveaux amis qui affichent « des vérités qui dérangent » face aux plans secrets de l'OMS. L'idée d'un « plan » du capital ou plutôt un plan des élites mondialisées qui organiseraient le réel et ses crises est la conception commune de cette arche croulante de « résistants ». Cette idée est fréquente dans une certaine culture de la bourgeoisie de gauche et des marges de la droite. Un même déni : le refus du réel, de ses contradictions concrètes, de ses rapports de forces.

Dans le meilleur des cas, les conceptions prédominantes en circulation reprennent les tropes des Jeunes Hégéliens (libérer les hommes *aliénés*

en révolutionnant le monde ...des idées). Dans le pire des cas, une version sceptique abandonne la déplorable notion de vérité au profit des particularismes tout-puissants et de l'idée de perspectives subjectives. La post-vérité de la bourgeoisie de gauche et de droite est en fait considérée comme préférable aux abominables « vérités totalitaires » du marxisme. Ce ne sont pas les lois de la transformation du monde qui comptent mais ce que cela *nous* fait, les émotions que *nous* vivons, *nos* sentiments existentiels d'appartenance et de perte d'appartenance. L'irrationnel règne. Les théories de Fin des Temps, d'Effondrement, du Progrès post-humaniste ou les bobards complotistes génèrent des mythes similaires qui s'enracinent dans le capitalisme contemporain et son impasse. Dans toutes ces versions fantasmées du pire, la question est d'identifier un ennemi nébuleux et d'affirmer qu'on ne peut pas lutter contre à moins de sortir de ce monde, de dénoncer « l'impérialisme » de la science de ou au contraire de vouer une sorte de culte aux technologies, bref de ne plus analyser le mouvement de l'histoire...

Force est de constater que nous partons de loin. Le but d'une lecture actuelle de l'essai de Mao est de trouver des repères clairs à des questions précises qui se présentent encore à nous : « que faire dans telle et telle situation ? » ; « que doit-on distinguer quand on est dans une situation de crise déterminée ou dans une lutte, un lieu précis ? », « quelles sont les principales erreurs à éviter dans un processus militant ? ». Préparer et organiser une réunion avec des forces de classe est déjà une pratique qui doit s'appuyer sur la vérité et qui doit la renforcer.

Notre usage des textes de Mao est militant. Nous pensons que l'expérience révolutionnaire du XXème siècle est une ressource quelles qu'en soient les limites. Il y a là une ligne de démarcation. Soit les expériences révolutionnaires sont un épouvantable désastre à conjurer, une pathologie à liquider. Soit elles sont ce qui nous permet de tirer des leçons de l'expérience, de nous guider et d'aller de l'avant dans la lutte

des classes. En optant pour cette position, nous distinguons amis et ennemis.

Contradiction, 2022

Contre le culte du livre

1930

Pas d'enquête, pas de droit à la parole

Vous n'avez pas fait d'enquête sur un problème, et on vous prive du droit d'en parler. Est-ce trop brutal ? Non, pas du tout. Du moment que vous ignorez le fond du problème, faute de vous être enquis de son état actuel et de son historique, vous n'en sauriez dire que des sottises. Et les sottises, chacun le sait, ne sont pas faites pour résoudre les problèmes, qu'y a-t-il donc d'injuste à vous priver du droit de parler ? Or, beaucoup de camarades ne font que divaguer, les yeux fermés ; c'est une honte pour des communistes ! Comment un communiste peut-il parler ainsi en l'air, les yeux fermés ?

C'est inadmissible !

Inadmissible !

Faites des enquêtes !

Et ne dites pas de sottises !

Enquêter sur un problème, c'est le résoudre

Vous ne pouvez pas résoudre un problème ? Eh bien ! allez-vous informer de son état actuel et de son historique ! Quand vous aurez fait une enquête approfondie, vous saurez comment le résoudre. Les conclusions se dégagent au terme de l'enquête et non à son début. Il n'y a que les sots qui, seuls ou à plusieurs, sans faire aucune enquête, se mettent l'esprit à la torture pour « trouver une solution », « découvrir une idée ». Remarquons qu'aucune bonne solution, aucune bonne idée n'en sortira. En d'autres termes, ces sots ne peuvent arriver qu'à une mauvaise solution, à une mauvaise idée.

Ils ne sont pas rares, nos inspecteurs, nos chefs de partisans, nos cadres nouvellement installés qui se plaisent, dès leur arrivée, à faire des déclarations politiques et qui se mettent, sur de simples apparences,

pour quelque détail infime, à censurer ceci, à condamner cela avec force gestes autoritaires. Rien de plus détestable, vraiment, que cette manière de dire des sottises qui est purement subjective. Ces gens sont sûrs de tout gâcher, de perdre l'appui des masses et de ne pouvoir résoudre aucun problème.

Nombreux sont les dirigeants qui ne font que pousser des soupirs en face des problèmes difficiles, sans pouvoir les résoudre. Perdant patience, ils demandent à être mutés, alléguant qu'« ils ne peuvent s'acquitter de leur tâche, par manque de capacité ». C'est là le langage d'un lâche. Mais remuez-vous un peu ! Allez faire un tour dans les secteurs et les localités qui sont de votre ressort et faites comme Confucius qui « posait des questions sur tout » !⁵ Si peu de capacité que vous ayez, vous saurez alors résoudre les problèmes ; car s'il est vrai qu'en sortant de chez vous, vous avez la tête vide, il n'en sera plus de même à votre retour : votre cerveau sera muni de tous les matériaux nécessaires à la solution des problèmes, qui se trouveront ainsi résolus. Est-il toujours nécessaire de sortir de chez vous ? Pas forcément. Vous pouvez convoquer à une réunion d'information des personnes bien renseignées pour remonter à l'origine de ce que vous appelez un problème difficile et pour vous éclairer sur son état actuel ; il vous sera alors facile de résoudre ce problème difficile.

L'enquête est comparable à une longue gestation, et la solution d'un problème au jour de la délivrance. Enquêter sur un problème, c'est le résoudre.

Contre le culte du livre

Tout ce qui est dans les livres est juste, tel est, aujourd'hui encore, l'état d'esprit des paysans chinois, culturellement arriérés. Mais il est surprenant que dans les discussions du Parti communiste il se trouve aussi des gens pour lancer à tout propos : « Montre-nous ça dans ton livre ! » Quand nous disons que les directives des organes dirigeants

⁵ Voir Entretiens de Confucius, livre III, « Payi » : « Lorsque le Maître entrait dans le Temple des ancêtres, il posait des questions sur tout. »

supérieurs sont justes, ce n'est pas simplement parce qu'elles émanent d'un « organe dirigeant supérieur », mais parce que leur contenu correspond aux conditions objectives et subjectives de la lutte et répond à ses besoins. Exécuter aveuglément les directives, sans les discuter ni les examiner à la lumière des conditions réelles, voilà l'erreur profonde de l'attitude formaliste, uniquement dictée par la notion d' « organe supérieur ». C'est précisément par la faute de ce formalisme que la ligne et la tactique du parti n'ont pu jusqu'ici pénétrer profondément dans les masses. Exécuter aveuglément, et apparemment sans objection aucune, les directives d'un organe supérieur n'est pas les exécuter réellement, c'est la manière la plus habile de s'y opposer ou de les saboter.

En sciences sociales également, la méthode qui consiste à étudier exclusivement dans les livres est on ne peut plus dangereuse, elle peut même conduire à la contre-révolution. La meilleure preuve, c'est que bien des communistes chinois qui, dans leur étude des sciences sociales, ne quittaient jamais les livres sont devenus, les uns après les autres, des contrerévolutionnaires. Nous disons que le marxisme est une théorie juste ; non certes que Marx soit un « prophète », mais sa théorie s'est vérifiée dans notre pratique, dans notre lutte. Nous avons besoin du marxisme dans notre lutte. En acceptant cette théorie, nous n'avons en tête aucune idée formaliste, voire mystique comme celle de « prophète ». Parmi ceux qui ont lu des livres marxistes, beaucoup sont devenus des renégats de la révolution ; et souvent des ouvriers illettrés sont capables de bien assimiler le marxisme. Il faut étudier les livres marxistes, bien sûr, mais sans omettre de les rapporter à la réalité de notre pays. Nous avons besoin de livres, mais nous devons absolument nous débarrasser du culte que nous leur vouons au mépris de la réalité. Comment nous en débarrasser ? Le seul moyen est de faire des enquêtes sur l'état réel de la situation.

L'absence d'enquête sur la réalité donne lieu à une appréciation idéaliste des forces de classe et à une direction idéaliste du travail, ce qui conduit soit à l'opportunisme, soit au putschisme

Vous ne croyez pas à cette conclusion ? Les faits vous y obligeront. Essayez d'apprécier la situation politique ou de diriger une lutte en dehors de toute enquête sur la réalité et vous verrez si votre appréciation ou votre direction n'est pas vaine, idéaliste, et si cette façon vaine et idéaliste de faire une appréciation politique ou de diriger un travail ne conduit pas aux erreurs opportunistes ou putschistes. Assurément, elle y conduira. Ce n'est pas que vous n'ayez pas pris soin de préparer un plan avant d'agir ; mais vous ne vous êtes pas attachés à connaître les conditions réelles de la société avant d'élaborer le plan ; cette façon de faire se rencontre fréquemment dans les unités de partisans de l'Armée rouge. Des officiers du genre de Li Kouei⁶ punissent sans discernement leurs hommes dès qu'ils les trouvent en défaut. Le résultat, c'est que les coupables se plaignent, que des querelles s'ensuivent et que les dirigeants perdent tout leur prestige. Cela n'est-il pas souvent arrivé dans l'Armée rouge ?

C'est en nous débarrassant de l'idéalisme, en nous gardant de commettre toute erreur opportuniste ou putschiste que nous pouvons gagner à nous les masses et vaincre l'ennemi. Et pour nous débarrasser de l'idéalisme, nous devons nous efforcer de faire des enquêtes sur la réalité.

L'enquête sur les conditions sociales et économiques a pour but d'arriver à une juste appréciation des forces de classe et de définir ensuite une juste tactique de lutte

Telle est notre réponse à la question : Quel est le but d'une enquête sur les conditions sociales et économiques ? Ce qui fait l'objet de notre enquête, ce sont donc les différentes classes sociales et non pas des phénomènes sociaux fragmentaires. Depuis quelque temps, les camarades du 4^e corps de l'Armée rouge donnent en général leur

⁶ Vaillant héros du célèbre roman chinois Chouei hou tchouan (Au bord de l'eau) qui décrit la guerre des paysans vers la dynastie des Song du Nord (960-1127). Il est connu par sa franchise et son dévouement à la révolution paysanne, mais aussi par la rudesse de son caractère.

attention au travail d'enquête⁷, mais la méthode de beaucoup d'entre eux est erronée. Le résultat de leur enquête ressemble aux comptes d'un épicier, rappelle cette foule d'histoires sensationnelles qu'un campagnard a entendu raconter en ville, ou bien fait penser à une cité populeuse aperçue de loin au sommet d'une montagne. Une telle enquête n'est guère utile et ne nous permet pas d'atteindre notre objectif principal qui est de connaître la situation politique et économique des différentes classes de la société. Notre enquête doit pouvoir nous donner, en conclusion, un tableau de la situation actuelle de chaque classe ainsi que des hautes et des bas qu'elle a connus dans le passé. Par exemple, lorsque nous faisons une enquête sur la composition de la paysannerie, nous ne devons pas seulement nous renseigner sur le nombre des paysans propriétaires, des paysans semi-propriétaires et des fermiers, qui se distinguent les uns des autres sous le rapport de la location des terres, nous devons surtout connaître le nombre des paysans riches, des paysans moyens et des paysans pauvres, qui se distinguent par des différences de classe ou de couche sociale. Lorsque nous procédons à une enquête sur la composition des commerçants, nous ne devons pas seulement connaître le nombre des personnes réparties dans le commerce du grain, dans la confection, dans le commerce de plantes médicinales, etc., nous devons surtout nous enquérir du nombre des petits commerçants, des commerçants moyens et des gros commerçants. Nous devons enquêter non seulement sur la situation de chaque profession ou état, mais encore et surtout sur sa composition de classe. Nous devons enquêter non seulement sur les

⁷ Mao Zedong a toujours accordé une grande importance au travail d'enquête et considéré l'enquête sociale comme une tâche primordiale dans le travail de direction et comme la base de l'élaboration de toute politique. Sur son Initiative, le travail d'enquête fut progressivement développé dans le 4e corps de l'Armée rouge. De plus, il fit de l'enquête sociale une règle de travail; le Département politique de l'Armée rouge établit un questionnaire détaillé comportant les titres suivants: situation de la lutte des masses, situation des réactionnaires, vie économique du peuple, terres possédées par les différentes classes de la campagne, etc. Ainsi, quand l'Armée rouge arrivait dans un endroit, elle devait d'abord tirer au clair la situation de classe y existant, avant de formuler des mots d'ordre qui répondissent aux besoins des masses.

relations entre les différents états, mais avant tout sur les rapports entre les différentes classes. Notre principale méthode d'investigation est de disséquer les différentes classes sociales, et notre but final est de connaître leurs relations mutuelles, d'arriver à une juste appréciation des forces de classe et de définir ensuite une juste tactique pour notre lutte, en déterminant quelles sont les classes qui constituent nos forces principales dans la lutte révolutionnaire, quelles sont celles que nous devons gagner à nous comme alliées et quelles sont celles que nous devons renverser. Voilà tout notre but.

Quelles sont les classes sociales qui doivent faire l'objet de l'enquête ?
Ce sont :

Le prolétariat industriel,
les ouvriers artisanaux,
les salariés agricoles,
les paysans pauvres,
les indigents des villes,
le Lumpenproletariat,
les propriétaires d'entreprises artisanales,
les petits commerçants,
les paysans moyens,
les paysans riches,
les propriétaires fonciers,
la bourgeoisie commerciale,
la bourgeoisie industrielle.

Au cours de notre enquête, nous devons porter notre attention sur la condition de toutes ces classes (ou couches sociales). Dans la région où nous travaillons pour le moment, seuls le prolétariat industriel et la bourgeoisie industrielle font défaut, le reste nous est familier. Notre tactique de lutte n'est autre que celle que nous adoptons à l'égard de toutes ces classes et couches sociales.

Nous avons eu dans notre travail d'enquête une autre insuffisance sérieuse : nous avons mis l'accent sur les régions rurales au détriment des villes, de sorte que nombre de nos camarades ont toujours eu une

idée bien vague sur la tactique à adopter à l'égard des indigents des villes et de la bourgeoisie commerciale. Le développement de la lutte nous a fait quitter la montagne pour la plaine²⁸; physiquement, nous sommes depuis longtemps descendus des hauteurs, mais mentalement, nous y sommes toujours. Nous devons connaître la ville aussi bien que la campagne ; autrement, nous ne pourrions répondre aux besoins de la révolution.

La victoire dans la lutte révolutionnaire en Chine dépend de la connaissance qu'ont les camarades chinois des conditions de leur pays

Le but de notre lutte est de passer de la démocratie au socialisme. Dans cette tâche, la première chose à faire, c'est de mener à son terme la révolution démocratique en gagnant à nous la majorité de la classe ouvrière et en soulevant les masses paysannes et les indigents des villes pour renverser la classe des propriétaires fonciers, l'impérialisme et le régime du Kuomintang. Puis, avec le développement de cette lutte, nous aurons à réaliser la révolution socialiste. L'accomplissement de cette grande tâche révolutionnaire n'est pas chose simple et aisée ; il dépend entièrement de la justesse et de la fermeté de la tactique de lutte employée par le parti prolétarien. Si cette tactique est erronée ou hésitante, la révolution essuiera inévitablement un échec temporaire. Sachons bien que les partis bourgeois, eux aussi, discutent chaque jour leur tactique de lutte ; il s'agit, pour eux, de savoir comment propager les idées réformistes dans les rangs de la classe ouvrière pour abuser celle-ci et la soustraire à la direction du Parti communiste, comment gagner les paysans riches pour liquider les insurrections des paysans pauvres et comment organiser le Lumpenproletariat pour réprimer la révolution, etc. Quand la lutte de classes devient de plus en plus

⁸ Par montagne, l'auteur entend la région des monts Tsing kang, située aux confins des provinces du Kiangsi et du Hounan, et par plaine, la partie méridionale du Kiangsi et la partie occidentale du Foukien. En janvier 1929, le camarade Mao Zedong, à la tête des forces principales de l'Armée rouge, quitta les monts Tsing kang pour se diriger vers la partie sud du Kiangsi et la partie ouest du Foukien afin d'y établir deux importantes bases révolutionnaires.

acharnée et prend la forme d'un corps à corps, le prolétariat doit entièrement compter, pour sa victoire, sur la justesse et la fermeté de la tactique de lutte de son parti, le Parti communiste. Une tactique de lutte du Parti communiste qui soit aussi juste que ferme ne saurait être élaborée par quelques personnes s'enfermant entre quatre murs ; elle ne peut provenir que de la lutte des masses, c'est-à-dire de l'expérience pratique. C'est pourquoi nous devons constamment nous tenir au courant de l'état de la société et faire des enquêtes sur la réalité. Les camarades qui ont l'esprit figé, conservateur, formaliste et indûment optimiste croient que la tactique de lutte adoptée aujourd'hui est la meilleure qui soit, que les « livres »⁹ publiés par le VIème Congrès du Parti communiste garantissent à jamais notre victoire et qu'il suffit de se conformer aux décisions prises pour vaincre partout. Cette façon de voir est tout à fait fausse, elle est incompatible avec l'idée qui veut que les communistes créent par la lutte des situations nouvelles ; elle ne représente qu'une ligne purement conservatrice. Si elle n'est pas totalement rejetée, cette ligne conservatrice causera un grand préjudice à la révolution et nuira à ces camarades eux-mêmes. De toute évidence, certains camarades de l'Armée rouge sont heureux d'en rester là, ils ne cherchent pas à connaître le fond des choses, sont d'un optimisme vain et propagent cette idée fausse : « Ça, c'est du prolétariat ». Ils ne font que manger et boire toute la journée et passent leur temps à sommeiller dans leurs bureaux, sans vouloir jamais mettre le pied dans la société, parmi les masses, pour faire une enquête. Quand ils s'adressent aux gens, c'est toujours la même rengaine assommante. Pour réveiller ses camarades, il nous faut leur crier :

Débarrassez-vous au plus vite de votre esprit conservateur !

Remplacez-le par un esprit agissant, progressiste et communiste !

Allez dans la lutte !

⁹ Il s'agit des résolutions adoptées en juillet 1928 au VI^e Congrès du Parti communiste chinois: résolution politique, résolutions sur la question paysanne, la question agraire et l'organisation du pouvoir, etc. Au début de 1929, le Comité du Front du 4^e Corps de l'Armée rouge fit imprimer ces résolutions et les distribua aux organisations du Parti dans l'Armée rouge et aux organisations locales du Parti.

Allez parmi les masses et faites des enquêtes sur la réalité !

La technique de l'enquête

1) Tenir des réunions d'information et procéder aux enquêtes au moyen de la discussion.

Seule cette façon de faire permet d'approcher la vérité et de tirer des conclusions. S'en rapporter uniquement à la relation que fait quelqu'un de sa propre expérience, sans tenir de réunions d'information ni mener une enquête au moyen de la discussion, est une méthode sujette à l'erreur. Et celle qui consiste seulement à poser à la réunion quelques questions au hasard sans soulever les problèmes essentiels ne permet pas de tirer des conclusions plus ou moins exactes.

2) Qui doit assister à la réunion d'information ? Ceux qui connaissent parfaitement la situation sociale et économique. Du point de vue de l'âge, les personnes âgées sont préférables, car elles ont une riche expérience et connaissent non seulement l'état actuel des choses, mais encore leurs causes et effets. Les jeunes ayant l'expérience de la lutte doivent être aussi du nombre, parce qu'ils ont des idées progressistes et un sens aigu de l'observation. Du point de vue de l'État, on peut faire venir des ouvriers, des paysans, des commerçants, des intellectuels, parfois des soldats et même des vagabonds. Naturellement, quand l'enquête porte sur un sujet bien déterminé, il n'est pas nécessaire d'avoir des gens étrangers à la question ; ainsi, les ouvriers, les paysans et les étudiants n'ont pas besoin d'être présents quand il s'agit d'une enquête sur le commerce.

3) Qu'est-ce qui est préférable, une grande ou une petite réunion d'information ?

Cela dépend de la capacité de l'enquêteur à conduire la réunion. Pour un enquêteur capable, le nombre des participants peut dépasser une dizaine ou même une vingtaine. Une réunion nombreuse à son avantage : elle permet d'établir des statistiques relativement exactes (par

exemple, lorsqu'on veut connaître le pourcentage des paysans pauvres par rapport au nombre total des paysans) et de tirer des conclusions relativement correctes (par exemple, lorsqu'on veut savoir si la distribution égale des terres est préférable à leur distribution différenciée). Naturellement, une réunion nombreuse présente également des inconvénients : celui qui ne sait pas bien la conduire n'arrive pas à y maintenir l'ordre. Ainsi, le nombre des participants dépend de la compétence de l'enquêteur. Toutefois, une réunion doit avoir au moins trois personnes, sinon les renseignements seraient trop limités pour refléter la vérité

4) Établir un plan d'enquête.

Il faut avoir un plan préparé. L'enquêteur posera des questions en suivant l'ordre prévu par ce plan et les participants y répondront de vive voix. Les points obscurs ou douteux seront soumis au début. Le plan d'enquête doit comporter des chapitres et des sous-chapitres ; par exemple, dans le chapitre « commerce », les tissus, les grains, les articles divers, les plantes médicinales constituent autant de sous-chapitres, et le sous-chapitre « tissus » se subdivise à son tour en calicots, tissus de fabrication locale, soieries, etc.

5) Participer personnellement à l'enquête.

Ceux qui occupent un poste dirigeant, depuis le président du gouvernement cantonal jusqu'au président du gouvernement central, depuis le chef de détachement jusqu'au commandant en chef, depuis le secrétaire de cellule jusqu'au secrétaire générale du Parti, doivent sans exception enquêter personnellement sur la réalité sociale et économique, ils ne doivent pas se fier uniquement aux rapports écrits, car autre chose est d'enquêter soi-même, autre chose est de lire des rapports.

6) Approfondir la matière.

Tous ceux qui débutent dans le travail d'enquête doivent procéder à une ou deux enquêtes approfondies, c'est-à-dire connaître parfaitement un

endroit (un village, une ville) ou une question (les grains, la monnaie). La connaissance approfondie d'un endroit ou d'une question leur permettra de s'orienter plus facilement dans les enquêtes ultérieures sur d'autres endroits ou d'autres questions.

7) Prendre soi-même des notes.

L'enquêteur doit non seulement présider lui-même la réunion d'information et la diriger convenablement, mais encore prendre lui-même des notes afin de consigner les résultats de son enquête. Il ne faut pas confier ce travail à d'autres.

Soucions-nous davantage des conditions de vie des masses et portons plus d'attention à nos méthodes de travail

27 janvier 1934

Il y a deux questions auxquelles nos camarades n'ont pas prêté une attention suffisante au cours des débats. Je voudrais m'y arrêter spécialement.

La première, c'est celle des conditions de vie des masses.

Notre tâche capitale de l'heure présente est de mobiliser les larges masses populaires pour les faire participer à la guerre révolutionnaire, de vaincre au moyen de cette guerre l'impérialisme et le Kuomintang, d'étendre la révolution à l'ensemble du pays, de chasser de la Chine les impérialistes. Celui qui sous-estime cette tâche capitale n'est pas un bon militant révolutionnaire. Si nos camarades comprennent bien cette tâche, s'ils saisissent qu'il faut, coûte que coûte, étendre la révolution à tout le pays, ils ne devront absolument pas négliger ou prendre à la légère le problème des intérêts vitaux des larges masses, le problème de leurs conditions de vie. Car la guerre révolutionnaire, c'est la guerre des masses populaires; on ne peut la faire qu'en mobilisant les masses, qu'en s'appuyant sur elles.

Pourrons-nous vaincre l'ennemi si nous ne faisons que mobiliser le peuple pour la poursuite de la guerre, sans nous préoccuper de rien d'autre? Bien sûr que non. Si nous voulons vaincre, il nous faut faire beaucoup plus. Nous devons diriger les paysans dans leur lutte pour la terre et leur distribuer la terre, élever leur enthousiasme pour le travail et accroître la production agricole, défendre les intérêts des ouvriers, créer des coopératives, développer le commerce avec les régions extérieures, résoudre les problèmes qui intéressent les masses — habillement, nourriture, logement, fourniture de produits de première nécessité tels que combustible, riz, huile et sel, ainsi que les problèmes

de santé, hygiène et mariage. Bref, tous les problèmes de la vie quotidienne des masses réclament notre attention. Si nous nous préoccupons de ces problèmes, si nous réussissons à les résoudre et à satisfaire les besoins des masses, nous serons les véritables organisateurs de la vie des masses et celles-ci se rassembleront de plein gré autour de nous et nous appuieront chaleureusement. Camarades, pourrions-nous alors entraîner les masses dans la guerre révolutionnaire ? Bien sûr que oui.

Chez nos militants, nous avons relevé des cas comme ceux-ci: Ils ne se préoccupent que d'accroître les effectifs de l'Armée rouge et des détachements de transport, de percevoir l'impôt foncier et de placer l'emprunt. Quant au reste, ils ne s'y intéressent pas, le négligent et même ne s'en occupent pas du tout. Par exemple, la municipalité de Tingtcheou, pendant un certain temps, ne s'est occupée que d'accroître les effectifs de l'Armée rouge et de mobiliser les gens pour les détachements de transport, sans s'intéresser aucunement à la vie des masses. Pourtant, la population de Tingtcheou manquait de combustible; elle ne pouvait acheter du sel, les capitalistes le stockant; des gens ne trouvaient pas à se loger ; le riz manquait et il coûtait cher. Tels étaient les problèmes de la vie pratique qui se posaient à la population de Tingtcheou, et celle-ci espérait fort que nous l'aiderions à les résoudre. Mais la municipalité de Tingtcheou n'étudiait aucunement ces problèmes. Ainsi, après l'élection du nouveau conseil des délégués des ouvriers et des paysans de Tingtcheou, plus de cent délégués renoncèrent au bout de peu de temps à assister aux séances, parce qu'on n'y examinait que le problème de l'accroissement des effectifs de l'Armée rouge et de la mobilisation pour les détachements de transport, sans prêter aucune attention aux conditions de vie des masses; et, finalement, il devint impossible de convoquer le conseil. Et c'est pour cette raison que les résultats du travail entrepris à Tingtcheou pour accroître les effectifs de l'Armée rouge et mobiliser les gens pour les détachements de transport ont été insignifiants. Voilà un premier cas.

Camarades, vous avez sans doute lu la brochure qu'on vous a distribuée et qui concerne deux cantons modèles. Le cas est ici entièrement

différent du premier. Quels importants renforts les cantons de Tchang kang¹⁰, dans le Kiangsi, et de Tsaihsi¹¹, dans le Foukien, n'ont-ils pas donnés à l'Armée rouge! Dans le canton de Tchang kang, 80 pour cent des jeunes et des adultes, hommes et femmes, ont rejoint les rangs de l'Armée rouge, et dans le canton de Tsaihsi 88 pour cent. Le placement des bons de l'emprunt y fut également un grand succès; dans le canton de Tchang kang, une population de 1.500 habitants a pris pour 4.500 yuans de bons. D'excellents résultats ont été obtenus aussi dans d'autres secteurs du travail. A quoi cela tient-il? Quelques exemples nous le feront comprendre. Lorsqu'un incendie détruisit une pièce et demie de la maison d'un paysan indigent de Tchang kang, les autorités du canton réunirent parmi la population les fonds nécessaires pour venir en aide à l'infortuné. Trois habitants n'ayant rien à manger, les autorités du canton, en collaboration avec l'association d'entraide, leur ont immédiatement donné du riz. L'année dernière, comme la récolte d'été avait été mauvaise, les autorités du canton ont fait venir du riz du district de Kongliué, à plus de 200 lis de Tchang kang, pour secourir la population. A Tsaihsi également, on a fait d'excellente besogne du même ordre. Ce sont vraiment des cantons modèles quant au travail de leurs organes du pouvoir. Leurs méthodes de direction diffèrent radicalement des méthodes bureaucratiques de la municipalité de Tingtcheou. Nous devons apprendre auprès des camarades des cantons de Tchang kang et de Tsaihsi et lutter contre une direction bureaucratique comme celle de Tingtcheou !

J'attire sérieusement l'attention du Congrès sur la nécessité d'aller au fond des problèmes relatifs à la vie des masses, depuis les questions de la terre et du travail jusqu'à celles de l'approvisionnement en combustible, en riz, en huile et en sel. Voici les femmes qui veulent apprendre à labourer et à herser. Qui le leur apprendra? Les enfants veulent aller à l'école. A-t-on créé des écoles pour eux ? Le pont de bois, là-bas en face, est si étroit qu'on risque de tomber dans l'eau. N'est-il pas temps de le reconstruire ? Beaucoup de gens ont des infections ou

¹⁰ Canton du district de Hsingkouo.

¹¹ Canton du district de Changhang.

des maladies. Comment les guérir ? Toutes ces questions relatives aux conditions de vie des masses doivent être mises à l'ordre du jour. Il faut en discuter, prendre des décisions à leur sujet, appliquer ces décisions et en contrôler l'exécution. Il faut faire comprendre aux masses que nous représentons leurs intérêts, que nous vivons de la même vie qu'elles. Il faut que, partant de là, elles arrivent à comprendre les tâches encore plus élevées que nous avons proposées, les tâches de la guerre révolutionnaire, en sorte qu'elles soutiennent la révolution et l'étendent à tout le pays, qu'elles fassent leurs nos mots d'ordre politiques et luttent jusqu'à la victoire finale de la révolution. Les habitants du canton de Tchangkang disent : "Les communistes sont vraiment bons, ils ont pensé à tout ce qui nous touche." Nos camarades de Tchangkang sont un exemple pour nous tous. Quels magnifiques camarades! Ils ont su gagner l'affection du peuple, et leur appel à participer à la guerre rencontre l'appui des masses. Vous voulez obtenir l'appui des masses ? Vous voulez que les masses consacrent toutes leurs forces au front ? Alors, il vous faut vivre avec les masses, exalter leur ardeur, vous soucier de leur bien-être, travailler sérieusement et sincèrement dans leur intérêt et résoudre leurs problèmes de production et d'existence, ceux du sel, du riz, du logement, des vêtements, des soins aux mères et aux enfants, bref, tous les problèmes de la vie quotidienne. Si nous agissons ainsi, les masses nous soutiendront sûrement; la révolution deviendra, pour elles, une chose vitale, elle sera leur plus glorieux étendard. Si le Kuomintang attaque les régions rouges, les masses iront au combat sans ménager leur vie. Cela ne peut faire aucun doute. D'ailleurs, n'avons-nous pas effectivement fait échouer les première, deuxième, troisième et quatrième campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi ?

Actuellement, le Kuomintang recourt à la tactique des "blockhaus"; il se dépêche de multiplier les "hérissons", fondant ses espoirs là-dessus comme sur un mur indestructible. Mais ce mur est-il vraiment indestructible, camarades? Pas le moins du monde. Jugez-en vous-mêmes. Les palais et les murailles des empereurs féodaux construits au cours des millénaires n'étaient-ils pas assez solides? Mais les masses se

sont soulevées et palais et murailles sont tombés les uns après les autres. Le tsar de Russie était l'un des despotes les plus cruels du monde, mais qu'est-il resté de lui, lorsque le prolétariat et la paysannerie se sont dressés pour faire la révolution? Rien! Et ses murailles indestructibles? Elles se sont écroulées. Quelle est, camarades, la muraille vraiment indestructible? C'est le peuple, ce sont les millions et les millions d'hommes qui, de tout leur cœur, de toutes leurs pensées, soutiennent la révolution. La voilà, la véritable muraille qu'aucune force ne pourra jamais détruire. La contre-révolution ne pourra nous briser; c'est nous qui la briserons. Ayant rassemblé des millions et des millions d'hommes autour du gouvernement révolutionnaire et développé notre guerre révolutionnaire, nous saurons anéantir toute contre-révolution, nous saurons nous rendre maîtres de la Chine entière.

La seconde question, c'est celle des méthodes de travail.

Nous sommes les dirigeants et les organisateurs de la guerre révolutionnaire, et, en même temps, les dirigeants et les organisateurs de la vie des masses. Organiser la guerre révolutionnaire, améliorer les conditions de vie des masses: voilà nos deux grandes tâches. Et c'est ici que se pose à nous, dans toute sa gravité, la question des méthodes de travail. Il ne suffit pas de fixer les tâches, il faut encore résoudre le problème des méthodes qui permettent de les accomplir. Supposons que notre tâche soit de traverser une rivière; nous n'y arriverons pas si nous n'avons ni pont ni bateau. Tant que la question du pont ou du bateau n'est pas résolue, à quoi bon parler de traverser la rivière? Tant que la question des méthodes n'est pas résolue, discourir sur les tâches n'est que bavardage inutile. Si nous ne veillons pas à bien diriger le travail pour augmenter les effectifs de l'Armée rouge, si nous ne nous préoccupons pas des méthodes à employer, nous aurons beau répéter mille fois qu'il faut augmenter les effectifs de l'Armée rouge, nous n'y parviendrons pas. Si dans n'importe quel autre travail, qu'il s'agisse du contrôle des lots de terre, de l'édification économique, de la culture et de l'éducation, du travail dans les nouvelles régions et les cantons limitrophes, nous ne faisons que fixer les tâches, sans penser aux méthodes propres à les remplir, sans lutter contre les méthodes

bureaucratiques dans le travail ni adopter des méthodes pratiques et concrètes, sans rejeter la méthode d'autoritarisme ni adopter la méthode de la persuasion patiente, nous serons incapables d'en remplir aucune.

Dans le district de Hsingkouo, nos camarades ont su faire un travail de premier ordre et cela leur a valu le titre de travailleurs modèles. De même, les camarades dans le nord-est du Kiangsi ont travaillé d'une manière féconde, et ils méritent que nous leur décernons également le titre de travailleurs modèles. Des camarades comme ceux du district de Hsingkouo et du nord-est du Kiangsi ont su lier la vie des masses à la guerre révolutionnaire et résoudre simultanément la question des méthodes et celle des tâches du travail révolutionnaire. Ils travaillent consciencieusement, résolvent les questions après une étude réfléchie, assument comme il se doit leurs responsabilités envers la révolution; ce sont des organisateurs et des dirigeants remarquables de la guerre révolutionnaire et, en même temps, des organisateurs et des dirigeants remarquables de la vie des masses. Ailleurs aussi, nos camarades ont progressé dans leur travail et méritent nos éloges; il en est ainsi dans certaines parties des districts de Changhang, de Tchangting et de Yongting dans le Foukien, à Sikiang et en d'autres endroits du Kiangsi du Sud, dans certaines parties des districts de Tchaling, de Yongsin et de Kian dans la région frontière du Hounan-Kiangsi, dans certaines parties du district de Yangsin dans la région frontière du Hounan-Houpei-Kiangsi, dans les arrondissements et cantons de nombreux autres districts du Kiangsi et enfin à Joueikin, district relevant directement de l'autorité centrale.

Il ne fait pas de doute qu'il existe dans tout le territoire placé sous notre direction un grand nombre de cadres pleins d'initiative, d'excellents camarades issus des masses. Ces camarades ont le devoir de donner leur aide là où notre travail présente des faiblesses, d'aider les camarades qui ne savent pas encore bien faire leur travail. Nous sommes en plein dans une grande guerre révolutionnaire, nous devons briser les vastes campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi, nous devons étendre la révolution au pays tout entier. Une énorme

responsabilité incombe à tous les militants de la révolution. Après la clôture de notre Congrès, nous devons prendre des mesures effectives pour améliorer notre travail ; les régions d'avant-garde doivent continuer à progresser et les retardataires, rattraper les premières. Il nous faut avoir des milliers de cantons comme celui de Tchang kang, des dizaines de districts comme celui de Hsingkouo. Ce seront nos positions fortes. C'est de là que nous partirons pour briser les campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi, pour renverser la domination de l'impérialisme et du Kuomintang dans toute la Chine.

Contre le libéralisme

7 Septembre 1937

Nous sommes pour la lutte idéologique positive, car elle est l'arme qui assure l'unité à l'intérieur du Parti et des groupements révolutionnaires dans l'intérêt de notre combat. Tout communiste et révolutionnaire doit prendre cette arme en main.

Le libéralisme, lui, rejette la lutte idéologique et préconise une entente sans principe; il en résulte un style de travail décadent et philistin qui, dans le Parti et les groupements révolutionnaires, conduit certaines organisations et certains membres à la dégénérescence politique.

Le libéralisme se manifeste sous diverses formes.

On sait très bien que quelqu'un est dans son tort, mais comme c'est une vieille connaissance, un compatriote, un camarade d'école, un ami intime, une personne aimée, un ancien collègue ou subordonné, on n'engage pas avec lui une discussion sur les principes et on laisse aller les choses par souci de maintenir la bonne entente et l'amitié. Ou bien, on ne fait qu'effleurer la question au lieu de la trancher, afin de rester en bons termes avec l'intéressé. Il en résulte qu'on fait du tort à la collectivité comme à celui-ci. C'est une première forme de libéralisme.

On se livre, en privé, à des critiques dont on n'assume pas la responsabilité au lieu de s'employer à faire des suggestions à l'organisation. On ne dit rien aux gens en face, on fait des cancan derrière leur dos; on se tait à la réunion, on parle à tort et à travers après. On se moque du principe de la vie collective, on n'en fait qu'à sa tête. C'est une deuxième forme de libéralisme.

On se désintéresse complètement de tout ce qui ne vous concerne pas; même si l'on sait très bien ce qui ne va pas, on en parle le moins possible; en homme sage, on se met à l'abri et on a pour seul souci de n'être pas pris soi-même en défaut. C'en est la troisième forme.

On n'obéit pas aux ordres, on place ses opinions personnelles au-dessus de tout. On n'attend que des égards de l'organisation et on ne veut pas de sa discipline. C'en est la quatrième forme.

Au lieu de réfuter, de combattre les opinions erronées dans l'intérêt de l'union, du progrès et du bon accomplissement du travail, on lance des attaques personnelles, on cherche querelle, on exhale son ressentiment, on essaie de se venger. C'en est la cinquième forme.

On entend des opinions erronées sans élever d'objection, on laisse même passer des propos contre-révolutionnaires sans les signaler: on les prend avec calme, comme si de rien n'était. C'en est la sixième forme.

On se trouve avec les masses, mais on ne fait pas de propagande, pas d'agitation, on ne prend pas la parole, on ne s'informe pas, on ne questionne pas, on n'a pas à cœur le sort du peuple, on reste dans l'indifférence, oubliant qu'on est un communiste et non un simple particulier. C'en est la septième forme.

On voit quelqu'un commettre des actes nuisibles aux intérêts des masses, mais on n'en est pas indigné, on ne l'en détourne pas, on ne l'en empêche pas, on n'entreprend pas de l'éclairer sur ce qu'il fait et on le laisse continuer. C'en est la huitième forme.

On ne travaille pas sérieusement mais pour la forme, sans plan ni orientation, cahin-caha: "Bonze, je sonne les cloches au jour le jour". C'en est la neuvième forme.

On croit avoir rendu des services à la révolution et on se donne des airs de vétéran; on est incapable de faire de grandes choses, mais on dédaigne les tâches mineures; on se relâche dans le travail et dans l'étude. C'en est la dixième forme.

On a commis des erreurs, on s'en rend compte, mais on n'a pas envie de les corriger, faisant preuve ainsi de libéralisme envers soi-même. C'en est la onzième forme.

Nous pourrions en citer d'autres encore, mais ces onze formes sont les principales. Elles sont toutes des manifestations du libéralisme.

Le libéralisme est extrêmement nuisible dans les collectivités révolutionnaires. C'est un corrosif qui ronge l'unité, relâche les liens de solidarité, engendre la passivité dans le travail, crée des divergences d'opinions. Il prive les rangs de la révolution d'une organisation solide et d'une discipline rigoureuse, empêche l'application intégrale de la politique et coupe les organisations du Parti des masses populaires

placées sous la direction du Parti. C'est une tendance des plus pernicieuses.

Le libéralisme a pour cause l'égoïsme de la petite bourgeoisie qui met au premier plan les intérêts personnels et relègue au second ceux de la révolution; d'où ses manifestations sur le plan idéologique, politique ainsi que dans le domaine de l'organisation.

Ceux qui sont imbus de libéralisme considèrent les principes du marxisme comme des dogmes abstraits. Ils approuvent le marxisme, mais ne sont pas disposés à le mettre en pratique ou à le mettre intégralement en pratique; ils ne sont pas disposés à remplacer leur libéralisme par le marxisme. Ils ont fait provision de l'un comme de l'autre: ils ont le marxisme à la bouche, mais pratiquent le libéralisme; ils appliquent le premier aux autres, le second à eux-mêmes. Ils ont les deux articles et chacun a son usage. Telle est la façon de penser de certaines gens.

Le libéralisme est une manifestation de l'opportunisme, il est en conflit radical avec le marxisme. Il est négatif et aide en fait l'ennemi, qui se réjouit de le voir se maintenir parmi nous. Le libéralisme étant ce qu'il est, il ne saurait avoir sa place dans les rangs de la révolution.

Nous devons vaincre le libéralisme, qui est négatif, par le marxisme, dont l'esprit est positif. Un communiste doit être franc et ouvert, dévoué et actif; il placera les intérêts de la révolution au-dessus de sa propre vie et leur subordonnera ses intérêts personnels. Il doit toujours et partout s'en tenir fermement aux principes justes et mener une lutte inlassable contre toute idée ou action erronée, de manière à consolider la vie collective du Parti et à renforcer les liens de celui-ci avec les masses. Enfin, il se souciera davantage du Parti et des masses que de l'individu, il prendra soin des autres plus que de lui-même. C'est seulement ainsi qu'il méritera le nom de communiste.

Que tous les communistes loyaux, honnêtes, actifs et droits s'unissent dans le combat contre les tendances au libéralisme qui se manifestent chez certaines gens, pour les ramener dans le droit chemin! C'est là une de nos tâches sur le front idéologique.

De la pratique

1937

Il a existé dans notre Parti des camarades, tenants du dogmatisme, qui, pendant longtemps, ont rejeté l'expérience de la révolution chinoise, nié cette vérité que "le marxisme n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action", et n'ont fait qu'effrayer les gens à l'aide de mots et de phrases isolés, extraits au petit bonheur des textes marxistes.

Il a existé également d'autres camarades, tenants de l'empirisme, qui, pendant longtemps, se sont cramponnés à leur expérience personnelle, limitée, sans comprendre l'importance de la théorie pour la pratique révolutionnaire ni voir la situation de la révolution dans son ensemble. Ils ont eu beau travailler avec zèle, leur travail se faisait à l'aveuglette.

Les conceptions erronées de ces deux groupes de camarades, en particulier les conceptions dogmatiques, ont causé, au cours des années 1931-1934, un préjudice énorme à la révolution chinoise.

En outre, les dogmatiques, parés de la toge marxiste, ont induit en erreur nombre de nos camarades.

Le présent ouvrage a pour but de dénoncer, en partant des positions de la théorie marxiste de la connaissance, les erreurs subjectivistes commises par les partisans du dogmatisme et de l'empirisme, et en particulier du dogmatisme, au sein de notre Parti.

Comme l'accent est mis sur la dénonciation de cette variété du subjectivisme, le dogmatisme, qui méprise la pratique, cet ouvrage est intitulé De la pratique.

Le matérialisme prémarxiste considérait le problème de la connaissance sans tenir compte de la nature sociale des hommes, sans tenir compte du développement historique de l'humanité et, pour cette raison, il était impuissant à comprendre que la connaissance dépend de la pratique sociale, c'est-à-dire qu'elle dépend de la production et de la lutte des classes.

Les marxistes estiment, au premier chef, que l'activité de production des hommes constitue la base même de leur activité pratique, qu'elle détermine toute autre activité.

Dans leur connaissance, les hommes dépendent essentiellement de leur activité de production matérielle, au cours de laquelle ils appréhendent progressivement les phénomènes de la nature, ses propriétés, ses lois, ainsi que les rapports de l'homme avec la nature ; et par leur activité de production, ils apprennent également à connaître, à des degrés différents et d'une manière progressive, les rapports déterminés existant entre les hommes.

De toutes ces connaissances, aucune ne saurait s'acquérir en dehors de l'activité de production.

Dans la société sans classes, tout individu, en tant que membre de cette société, joint ses efforts à ceux des autres membres, entre avec eux dans des rapports de production déterminés et se livre à l'activité de production en vue de résoudre les problèmes relatifs à la vie matérielle des hommes.

Dans les sociétés de classes, les membres des différentes classes entrent également, sous des formes variées, dans des rapports de production déterminés, se livrent à une activité de production dirigée vers la solution des problèmes relatifs à la vie matérielle des hommes.

C'est là l'origine même du développement de la connaissance humaine.

La pratique sociale des hommes ne se limite pas à la seule activité de production ; elle revêt encore beaucoup d'autres formes : lutte des classes, vie politique, activités scientifiques et artistiques ; bref, en tant qu'être social, l'homme participe à tous les domaines de la vie pratique de la société.

C'est ainsi que dans son effort de connaissance, il appréhende, à des degrés divers, non seulement dans la vie matérielle, mais également dans la vie politique et culturelle (qui est étroitement liée à la vie matérielle), les différents rapports entre les hommes.

Parmi ces autres formes de pratique sociale, la lutte des classes, sous ses diverses manifestations, exerce en particulier une influence profonde sur le développement de la connaissance humaine.

Dans la société de classes, chaque homme occupe une position de classe déterminée et il n'existe aucune pensée qui ne porte une empreinte de classe.

Les marxistes estiment que l'activité de production de la société humaine se développe pas à pas, des degrés inférieurs aux degrés supérieurs ; en conséquence, la connaissance qu'ont les hommes, soit de la nature soit de la société, se développe aussi pas à pas, de l'inférieur au supérieur, c'est-à-dire du superficiel à ce qui est en profondeur, de l'unilatéral au multilatéral.

Au cours d'une très longue période historique, les hommes n'ont pu comprendre l'histoire de la société que d'une manière unilatérale, parce que, d'une part, les préjugés des classes exploiteuses déformaient constamment l'histoire de la société, et que, d'autre part, l'échelle réduite de la production limitait l'horizon des hommes.

C'est seulement lorsque le prolétariat moderne est apparu en même temps que des forces productives gigantesques – la grande industrie – que les hommes ont pu atteindre à une compréhension historique complète du développement de la société et transformer cette connaissance en une science, la science marxiste.

Les marxistes estiment que les hommes n'ont d'autre critère de la vérité de leur connaissance du monde extérieur que leur pratique sociale.

Car, en fait, c'est seulement en arrivant, dans la pratique sociale (dans le processus de la production matérielle, de la lutte des classes, des expériences scientifiques), aux résultats qu'ils attendent que les hommes reçoivent la confirmation de la vérité de leurs connaissances.

S'ils veulent obtenir des succès dans leur travail, c'est-à-dire arriver aux résultats attendus, ils doivent faire en sorte que leurs idées correspondent aux lois du monde extérieur objectif ; si tel n'est pas le cas, ils échouent dans la pratique.

Après avoir subi un échec, ils en tirent la leçon, modifient leurs idées de façon à les faire correspondre aux lois du monde extérieur et peuvent ainsi transformer l'échec en succès ; c'est ce qu'expriment les maximes : "La défaite est la mère du succès" et "Chaque insuccès nous rend plus avisés".

La théorie matérialiste-dialectique de la connaissance met la pratique à la première place ; elle estime que la connaissance humaine ne peut, en aucune manière, être coupée de la pratique et rejette toutes ces théories erronées qui nient l'importance de la pratique et coupent la connaissance de la pratique.

Lénine a dit : "La pratique est supérieure à la connaissance (théorique), car elle a la dignité non seulement du général, mais du réel immédiat."¹²

La philosophie marxiste – le matérialisme dialectique – a deux particularités évidentes. La première, c'est son caractère de classe : elle affirme ouvertement que le matérialisme dialectique sert le prolétariat ; la seconde, c'est son caractère pratique : elle met l'accent sur le fait que la théorie dépend de la pratique, que la théorie se fonde sur la pratique et, à son tour, sert la pratique.

La vérité d'une connaissance ou d'une théorie est déterminée non par une appréciation subjective, mais par les résultats objectifs de la pratique sociale.

Le critère de la vérité ne peut être que la pratique sociale. Le point de vue de la pratique, c'est le point de vue premier, fondamental de la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance¹³.

Mais de quelle manière la connaissance humaine naît-elle de la pratique et comment sert-elle, à son tour, la pratique ?

Pour le comprendre, il suffit d'examiner le processus de développement de la connaissance.

Dans le processus de leur activité pratique, les hommes ne voient, au début, que les côtés apparents des choses et des phénomènes, leurs aspects isolés et leur liaison externe.

Par exemple, des gens de l'extérieur sont venus enquêter à Yen-an.

Le premier jour ou les deux premiers jours, ils ont vu la ville, sa topographie, ses rues et ses maisons, ils sont entrés en contact avec beaucoup de personnes, ont assisté à des réceptions, des soirées, des meetings, entendu différentes interventions, lu divers documents ; ce

¹² V. I. Lénine, Notes sur La Science de la logique de Hegel.

¹³ Voir K. Marx : " Thèses sur Feuerbach " et V. I. Lénine : Matérialisme et empiriocriticisme.

sont là les côtés apparents et des aspects isolés des phénomènes, avec leur liaison externe.

Ce degré du processus de la connaissance se nomme le degré de la perception sensible, c'est-à-dire le degré des sensations et des représentations.

En agissant sur les organes des sens des membres du groupe d'enquête, ces différents phénomènes rencontrés à Yen-an ont provoqué des sensations et fait surgir dans leur cerveau toute une série de représentations, entre lesquelles s'est établi un lien approximatif, une liaison externe : tel est le premier degré de la connaissance.

A ce degré, les hommes ne peuvent encore élaborer des concepts, qui se situent à un niveau plus profond, ni tirer des conclusions logiques.

La continuité de la pratique sociale amène la répétition multiple de phénomènes qui suscitent chez les hommes des sensations et des représentations.

C'est alors qu'il se produit dans leur cerveau un changement soudain (un bond) dans le processus de la connaissance, et le concept surgit.

Le concept ne reflète plus seulement l'apparence des choses, des phénomènes, leurs aspects isolés, leur liaison externe, il saisit les choses et les phénomènes dans leur essence, dans leur ensemble, dans leur liaison interne.

Entre le concept et la sensation, la différence n'est pas seulement quantitative mais qualitative.

En allant plus loin dans cette direction, à l'aide du jugement, de la déduction, on peut aboutir à des conclusions logiques.

L'expression du *San kouo yen yi*¹⁴: "Il suffit de froncer les sourcils et un stratagème vient à l'esprit" ou celle du langage ordinaire : "Laissez-moi réfléchir" signifient que l'homme opère intellectuellement à l'aide de concepts, afin de porter des jugements et de faire des déductions. C'est là le second degré de la connaissance.

Les membres du groupe d'enquête qui sont venus chez nous, après avoir réuni un matériel varié et y avoir "réfléchi", pourront porter le jugement

¹⁴ *Son kouo yen yi* (Le Roman des Trois Royaumes).

suivant : “La politique de front uni national contre le Japon, appliquée par le Parti communiste, est conséquente, sincère et honnête.”

S’ils sont, avec la même honnêteté, partisans de l’unité pour le salut de la nation, ils pourront, partant de ce jugement, aller plus loin et tirer la conclusion suivante : “Le front uni national contre le Japon peut réussir.”

Dans le processus général de la connaissance par les hommes d’un phénomène, ce degré des concepts, des jugements et des déductions apparaît comme le degré le plus important, celui de la connaissance rationnelle.

La tâche véritable de la connaissance consiste à s’élever de la sensation à la pensée, à s’élever jusqu’à la compréhension progressive des contradictions internes des choses, des phénomènes tels qu’ils existent objectivement, jusqu’à la compréhension de leurs lois, de la liaison interne des différents processus, c’est-à-dire qu’elle consiste à aboutir à la connaissance logique.

Nous le répétons : La connaissance logique diffère de la connaissance sensible, car celle-ci embrasse des aspects isolés des choses, des phénomènes, leurs côtés apparents, leur liaison externe, alors que la connaissance logique, faisant un grand pas en avant, embrasse les choses et les phénomènes en entier, leur essence et leur liaison interne, s’élève jusqu’à la mise en évidence des contradictions internes du monde qui nous entoure, et par là même est capable de saisir le développement de ce monde dans son intégrité, dans la liaison interne de tous ses aspects.

Une telle théorie, matérialiste-dialectique, du processus de développement de la connaissance, fondée sur la pratique, allant du superficiel à ce qui est en profondeur, était inconnue avant le marxisme. C’est le matérialisme marxiste qui, pour la première fois, a résolu correctement ce problème, en mettant en évidence, de façon matérialiste et dialectique, le mouvement d’approfondissement de la connaissance, mouvement par lequel les hommes, dans la société, passent de la connaissance sensible à la connaissance logique au cours

de leur pratique, complexe et sans cesse répétée, de la production et de la lutte des classes.

Lénine a dit : “Les abstractions de matière, de loi naturelle, l’abstraction de valeur, etc., en un mot toutes les abstractions scientifiques (justes, sérieuses, pas arbitraires) reflètent la nature plus profondément, plus fidèlement, plus complètement¹⁵”.

Le marxisme-léninisme estime que les deux degrés du processus de la connaissance ont ceci de particulier qu’au degré inférieur la connaissance intervient en tant que connaissance sensible, au degré supérieur en tant que connaissance logique, mais que ces deux degrés constituent les degrés d’un processus unique de la connaissance.

La connaissance sensible et la connaissance rationnelle diffèrent qualitativement, elles ne sont toutefois pas coupées l’une de l’autre, mais unies sur la base de la pratique.

Comme le prouve notre pratique, ce que nous avons perçu par les sens ne peut être immédiatement compris par nous, et seul ce que nous avons bien compris peut être senti d’une manière plus profonde.

La perception ne peut résoudre que le problème des apparences des choses et des phénomènes ; le problème de l’essence, lui, ne peut être résolu que par la théorie.

La solution de ces problèmes ne peut être obtenue en aucune façon en dehors de la pratique.

Quiconque veut connaître un phénomène ne peut y arriver sans se mettre en contact avec lui, c’est-à-dire sans vivre (se livrer à la pratique) dans le milieu même de ce phénomène.

On ne pouvait connaître d’avance, alors que la société était encore féodale, les lois de la société capitaliste, puisque le capitalisme n’était pas encore apparu et que la pratique correspondante faisait défaut.

Le marxisme ne pouvait être que le produit de la société capitaliste.

A l’époque du capitalisme libéral, Marx ne pouvait connaître d’avance, concrètement, certaines lois propres à l’époque de l’impérialisme, puisque l’impérialisme, stade suprême du capitalisme, n’était pas encore

¹⁵ V. I. Lénine : Notes sur La Science de la logique de Hegel.

apparu et que la pratique correspondante faisait défaut ; seuls Lénine et Staline purent assumer cette tâche.

Si Marx, Engels, Lénine et Staline ont pu élaborer leurs théories, ce fut surtout, abstraction faite de leur génie, parce qu'ils se sont engagés personnellement dans la pratique de la lutte de classes et de l'expérience scientifique de leur temps; sans cette condition, aucun génie n'aurait pu y réussir.

“Sans sortir de chez lui, un sieoutsai¹⁶ peut savoir tout ce qui se passe sous le soleil” n'était qu'une phrase vide dans les temps anciens où la technique n'était pas développée ; bien qu'à notre époque de technique développée cela soit réalisable, ceux qui acquièrent vraiment du savoir par eux-mêmes sont, dans le monde entier, ceux qui sont liés à la pratique.

Et c'est seulement lorsque ces derniers auront acquis du “savoir” par la pratique et que leur savoir lui aura été transmis au moyen de l'écriture et de la technique que le sieoutsai pourra, indirectement, “savoir tout ce qui se passe sous le soleil”.

Pour connaître directement tel phénomène ou tel ensemble de phénomènes, il faut participer personnellement à la lutte pratique qui vise à transformer la réalité, à transformer ce phénomène ou cet ensemble de phénomènes, car c'est le seul moyen d'entrer en contact avec eux en tant qu'apparences ; de même, c'est là le seul moyen de découvrir l'essence de ce phénomène ou de cet ensemble de phénomènes, et de les comprendre.

Tel est le processus de connaissance que suit tout homme dans la réalité, bien que certaines gens, déformant à dessein les faits, prétendent le contraire.

Les plus ridicules sont ceux qu'on appelle les “je-sais-tout” et qui, n'ayant que des connaissances occasionnelles, fragmentaires, se proclament les “premières autorités du monde”, ce qui témoigne tout simplement de leur fatuité. Les connaissances, c'est la science, et la

¹⁶ A partir de la dynastie des Tang, les examens Impériaux de la Chine féodale furent organisés sur trois échelons : national, provincial et du district (ou tcheou). Celui qui réussissait aux examens de district s'appelait Sieou tsai.

science ne saurait admettre la moindre hypocrisie, la moindre présomption ; ce qu'elle exige, c'est assurément le contraire : l'honnêteté et la modestie.

Si l'on veut acquérir des connaissances, il faut prendre part à la pratique qui transforme la réalité.

Si l'on veut connaître le goût d'une poire, il faut la transformer : en la goûtant.

Si l'on veut connaître la structure et les propriétés de l'atome, il faut procéder à des expériences physiques et chimiques, changer l'état de l'atome.

Si l'on veut connaître la théorie et les méthodes de la révolution, il faut prendre part à la révolution. Toutes les connaissances authentiques sont issues de l'expérience immédiate.

Toutefois, on ne peut avoir en toutes choses une expérience directe ; en fait, la majeure partie de nos connaissances sont le produit d'une expérience indirecte, par exemple toutes les connaissances que nous tenons des siècles passés et des pays étrangers.

Pour nos ancêtres, pour les étrangers, elles ont été, ou elles sont, le produit de leur expérience directe, et elles sont sûres si au moment où elles ont fait l'objet d'une expérience directe, elles ont répondu à l'exigence de l'"abstraction scientifique" dont parle Lénine et ont reflété scientifiquement la réalité objective ; dans le cas contraire, elles ne le sont pas.

C'est pourquoi les connaissances d'un homme se composent uniquement de deux parties : les données de l'expérience directe et les données de l'expérience indirecte.

Et ce qui est pour moi expérience indirecte reste pour d'autres expérience directe.

Il s'ensuit que, prises dans leur ensemble, les connaissances de quelque ordre que ce soit sont inséparables de l'expérience directe.

La source de toutes les connaissances réside dans les sensations reçues du monde extérieur objectif par les organes des sens de l'homme ; celui qui nie la sensation, qui nie l'expérience directe, qui nie la participation

personnelle à la pratique destinée à transformer la réalité n'est pas un matérialiste.

C'est la raison pour laquelle les "je-sais-tout" sont si ridicules. Il y a un vieux proverbe chinois : "Si l'on ne pénètre pas dans la tanière du tigre, comment peut-on capturer ses petits ?"

Ce proverbe est vrai pour la pratique humaine, il l'est également pour la théorie de la connaissance. La connaissance coupée de la pratique est inconcevable.

Pour mettre en évidence le mouvement matérialiste-dialectique de la connaissance – mouvement de l'approfondissement progressif de la connaissance – qui surgit sur la base de la pratique transformant la réalité, nous allons donner encore quelques exemples concrets.

Dans la période initiale de sa pratique, période de la destruction des machines et de la lutte spontanée, le prolétariat ne se trouvait, dans sa connaissance de la société capitaliste, qu'au degré de la connaissance sensible et n'appréhendait que des aspects isolés et la liaison externe des différents phénomènes du capitalisme.

Il n'était encore que ce qu'on appelle une "classe en soi".

Mais dès la seconde période de sa pratique, période de la lutte économique et politique consciente et organisée, du fait de son activité pratique, de son expérience acquise au cours d'une lutte prolongée, expérience qui fut généralisée scientifiquement par Marx et Engels et d'où naquit la théorie marxiste qui servit à l'éduquer, il fut à même de comprendre l'essence de la société capitaliste, les rapports d'exploitation entre les classes sociales, ses propres tâches historiques, et devint alors une "classe pour soi".

C'est la même voie que suivit le peuple chinois dans sa connaissance de l'impérialisme. Le premier degré fut celui de la connaissance sensible, superficielle, tel qu'il fut marqué, à l'époque des mouvements des Taiping¹⁷, des Yihotouan et autres, par la lutte sans discrimination contre les étrangers.

¹⁷ Mouvement révolutionnaire paysan contre la domination féodale et l'oppression nationale de la dynastie des Tsing.

En janvier 1851, Hong Sieou-tsiuan, Yang Sieou-tsing et d'autres chefs de ce

Le second degré seulement fut celui de la connaissance rationnelle, lorsque le peuple chinois discerna les différentes contradictions internes et externes de l'impérialisme, lorsqu'il discerna l'essence de l'oppression et de l'exploitation exercées sur les larges masses populaires de Chine par l'impérialisme qui s'était allié avec la bourgeoisie compradore et la classe féodale chinoises ; cette connaissance ne commença qu'avec la période du Mouvement du 4 Mai 1919.

Considérons maintenant la guerre. Si la guerre était dirigée par des gens sans expérience dans ce domaine, ils ne pourraient, au premier degré, comprendre les lois profondes qui régissent la conduite d'une guerre donnée (telle notre Guerre révolutionnaire agraire des dix dernières années).

Au premier degré, ils ne pourraient acquérir que l'expérience d'un grand nombre de combats dont beaucoup, du reste, se termineraient pour eux par des défaites.

Néanmoins, cette expérience (l'expérience des victoires et surtout des défaites) leur permettrait de comprendre l'enchaînement interne de toute la guerre, c'est-à-dire les lois de cette guerre déterminée, d'en comprendre la stratégie et la tactique et, par là même, de la diriger avec assurance.

Si, à un tel moment, la direction de la guerre passait à un homme dépourvu d'expérience, celui-ci aurait, à son tour, à subir un certain

mouvement organisèrent un soulèvement dans le Kouangsi et proclamèrent la fondation du Royaume céleste des Taiping.

En 1852, l'armée paysanne quitta le Kouangsi et se dirigea vers le nord, traversant le Hounan, le Houpei, le Kiangsi et l'Anhouei.

En 1853, elle prit Nankin, centre urbain du Bas-Yangtsé. Une partie de ses forces continua sa marche vers le nord et poussa jusqu'aux abords de Tientsin, grande ville de la Chine du Nord.

Comme l'armée des Taiping omit d'établir de solides bases d'appui dans les territoires qu'elle occupait, et que son groupe dirigeant, après avoir fait de Nankin la capitale, commit de nombreuses fautes politiques et militaires, elle ne put résister aux attaques conjointes des troupes contre-révolutionnaires du gouvernement des Tsing et des pays agresseurs, la Grande-Bretagne, les États-Unis et la France, et elle fut vaincue en 1864.

nombre de défaites (c'est-à-dire à acquérir de l'expérience) avant de bien comprendre les lois réelles de la guerre.

Il nous arrive souvent d'entendre des camarades, qui hésitent à se charger de tel ou tel travail, déclarer qu'ils craignent de ne pouvoir s'en acquitter. Pourquoi ce manque d'assurance ?

Parce qu'ils n'ont pas saisi le contenu et les conditions de ce travail selon les lois qui les régissent, ou bien ils n'ont jamais eu l'occasion de s'occuper d'un tel travail ou bien ils ne l'ont eue que rarement ; il ne peut donc être question pour eux d'en connaître les lois.

Mais lorsqu'on aura fait devant eux une analyse détaillée de la nature et des conditions du travail, ils commenceront à être plus sûrs d'eux-mêmes et accepteront de s'en charger.

Si, au bout d'un certain temps consacré à ce travail, ils acquièrent de l'expérience, et s'ils veulent bien, sans parti pris, examiner à fond l'état de la situation, au lieu de considérer les choses d'une manière subjective, unilatérale et superficielle, ils seront capables de tirer par eux-mêmes les conclusions concernant la manière dont il convient de s'y prendre, et ils se mettront à travailler avec bien plus d'assurance.

Seuls les gens qui ont une vue subjective, unilatérale et superficielle des problèmes se mêlent de donner présomptueusement des ordres ou des instructions dès qu'ils arrivent dans un endroit nouveau, sans s'informer de l'état de la situation, sans chercher à voir les choses dans leur ensemble (leur histoire et leur état présent considéré comme un tout) ni à en pénétrer l'essence même (leur caractère et leur liaison interne) ; il est inévitable que de telles gens trébuchent.

Il apparaît, en conséquence, que le premier pas dans le processus de la connaissance, c'est le contact avec le monde extérieur : le degré des sensations.

Le second, c'est la synthèse des données fournies par les sensations, leur mise en ordre et leur élaboration : le degré des concepts, des jugements et des déductions.

C'est seulement lorsque les données sensibles sont en grand nombre (et non pas fragmentaires, incomplètes), conformes à la réalité (et non pas

illusoires), qu'il est possible, sur la base de ces données, d'élaborer des concepts corrects, une logique juste.

Il faut souligner ici deux points importants.

Le premier, dont il a été question précédemment et sur lequel il convient de revenir une fois de plus, est la dépendance de la connaissance rationnelle à l'égard de la connaissance sensible.

Toute personne qui considère que la connaissance rationnelle peut ne pas provenir de la connaissance sensible est un idéaliste.

L'histoire de la philosophie a connu une école "rationnaliste" qui n'admet que la réalité de la raison et nie celle de l'expérience, qui croit que l'on ne peut se fonder que sur la raison et non sur l'expérience sensible ; l'erreur de cette école est d'avoir interverti l'ordre des choses.

Si l'on peut se fier aux données de la connaissance rationnelle, c'est justement parce qu'elles découlent des données de la perception sensible ; autrement, elles deviendraient un fleuve sans source, un arbre sans racines, elles seraient quelque chose de subjectif, qui naîtrait de soi-même et auquel on ne pourrait se fier.

Du point de vue de l'ordre du processus de la connaissance, l'expérience sensible est la donnée première, et nous soulignons l'importance de la pratique sociale dans le processus de la connaissance, car c'est seulement sur la base de la pratique sociale de l'homme que peut naître chez lui la connaissance, qu'il peut acquérir l'expérience sensible issue du monde extérieur objectif.

Pour un homme qui se serait bouché les yeux et les oreilles, qui se couperait complètement du monde extérieur objectif, il ne pourrait être question de connaissance.

La connaissance commence avec l'expérience, c'est là le matérialisme de la théorie de la connaissance.

Le second point, c'est la nécessité d'approfondir la connaissance, la nécessité de passer du degré de la connaissance sensible au degré de la connaissance rationnelle, telle est la dialectique de la théorie de la connaissance¹⁸.

¹⁸ V. I. Lenine, Notes sur La Science de la logique de Hegel.

Estimer que la connaissance peut s'arrêter au degré inférieur, celui de la connaissance sensible, estimer qu'on ne peut se fier qu'à la connaissance sensible et non à la connaissance rationnelle, c'est répéter les erreurs, connues dans l'histoire, de l' "empirisme".

Les erreurs de cette théorie consistent à ne pas comprendre que, tout en étant le reflet de certaines réalités du monde objectif (je ne parlerai pas ici de cet empirisme idéaliste qui limite l'expérience à ce qu'on appelle l'introspection), les données de la perception sensible n'en sont pas moins unilatérales, superficielles, que ce reflet est incomplet, qu'il ne traduit pas l'essence des choses.

Pour refléter pleinement une chose dans sa totalité, pour refléter son essence et ses lois internes, il faut procéder à une opération intellectuelle en soumettant les riches données de la perception sensible à une élaboration qui consiste à rejeter la balle pour garder le grain, à éliminer ce qui est fallacieux pour conserver le vrai, à passer d'un aspect des phénomènes à l'autre, du dehors au dedans, de façon à créer un système de concepts et de théories ; il faut sauter de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle.

Cette élaboration ne rend pas nos connaissances moins complètes, moins sûres.

Au contraire, tout ce qui, dans le processus de la connaissance, a été soumis à une élaboration scientifique sur la base de la pratique, reflète, comme le dit Lénine, d'une manière plus profonde, plus fidèle, plus complète, la réalité objective.

C'est ce que ne comprennent pas les "praticiens" vulgaires qui s'inclinent devant l'expérience et dédaignent la théorie, si bien qu'ils ne peuvent embrasser le processus objectif dans son ensemble, n'ont ni clarté d'orientation ni vastes perspectives et s'enivrent de leurs succès occasionnels et de leurs vues étroites.

Si ces gens dirigeaient la révolution, ils la conduiraient dans une impasse.

La connaissance rationnelle dépend de la connaissance sensible et celle-ci doit se développer en connaissance rationnelle, telle est la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance.

En philosophie, ni le “rationalisme” ni l’“empirisme” ne comprennent le caractère historique ou dialectique de la connaissance, et, bien que ces théories recèlent l’une comme l’autre un aspect de la vérité (il s’agit du rationalisme et de l’empirisme matérialistes et non idéalistes), elles sont toutes deux erronées du point de vue de la théorie de la connaissance considérée dans son ensemble.

Le mouvement matérialiste-dialectique de la connaissance, qui va du sensible au rationnel, intervient aussi bien dans le processus de la connaissance du petit (par exemple, la connaissance d’une chose, d’un travail quelconque) que dans le processus de la connaissance du grand (par exemple, la connaissance de telle ou telle société, de telle ou telle révolution).

Néanmoins, le mouvement de la connaissance ne s’achève pas là.

Si on arrêta le mouvement matérialiste-dialectique de la connaissance à la connaissance rationnelle, on n’aurait parlé que de la moitié du problème, et même, du point de vue de la philosophie marxiste, de cette moitié qui n’est pas la plus importante. La philosophie marxiste estime que l’essentiel, ce n’est pas de comprendre les lois du monde objectif pour être en état de l’expliquer, mais c’est d’utiliser la connaissance de ces lois pour transformer activement le monde.

Du point de vue marxiste, la théorie est importante, et son importance s’exprime pleinement dans cette parole de Lénine : “Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire¹⁹.”

Mais le marxisme accorde une grande importance à la théorie justement et uniquement parce qu’elle peut être un guide pour l’action.

Si, étant arrivé à une théorie juste, on se contente d’en faire un sujet de conversation pour la laisser ensuite de côté, sans la mettre en pratique, cette théorie, si belle qu’elle puisse être, reste sans intérêt.

La connaissance commence avec la pratique ; quand on a acquis par la pratique des connaissances théoriques, on doit encore retourner à la pratique.

Le rôle actif de la connaissance ne s’exprime pas seulement dans le bond actif de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, mais

¹⁹ V.I. Lénine : Que faire ?

encore, ce qui est plus important, il doit s'exprimer dans le bond de la connaissance rationnelle à la pratique révolutionnaire.

Ayant acquis la connaissance des lois du monde, on doit la diriger de nouveau vers la pratique de la transformation du monde, l'appliquer de nouveau dans la pratique de la production, dans la pratique de la lutte révolutionnaire de classe et de la lutte révolutionnaire pour la libération de la nation, de même que dans la pratique de l'expérience scientifique.

Tel est le processus de vérification et de développement de la théorie, le prolongement de tout le processus de la connaissance.

La question de savoir si une théorie correspond à la vérité objective n'est pas et ne peut être résolue entièrement dans le mouvement de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle dont il a été parlé plus haut.

Pour résoudre complètement cette question, il est nécessaire de diriger de nouveau la connaissance rationnelle vers la pratique sociale, d'appliquer la théorie dans la pratique et de voir si elle peut conduire au but fixé.

Nombre de théories des sciences de la nature sont reconnues vraies non seulement parce qu'elles ont été considérées comme telles lorsque des savants les ont élaborées, mais parce qu'elles se sont vérifiées ensuite dans la pratique scientifique.

De même, le marxisme-léninisme est reconnu comme vérité non seulement parce que cette doctrine a été scientifiquement élaborée par Marx, Engels, Lénine et Staline, mais parce qu'elle a été confirmée par la pratique ultérieure de la lutte révolutionnaire de classe et de la lutte révolutionnaire pour la libération de la nation.

Le matérialisme dialectique est une vérité générale parce que personne, dans sa pratique, ne peut sortir de ce cadre.

L'histoire de la connaissance humaine nous apprend que de nombreuses théories étaient d'une vérité incomplète, et que c'est leur vérification dans la pratique qui a permis de la compléter.

Nombre de théories étaient erronées, et c'est leur vérification dans la pratique qui a permis d'en corriger les erreurs.

C'est pourquoi la pratique est le critère de la vérité. "Le point de vue de la vie, de la pratique, doit être le point de vue premier, fondamental de la théorie de la connaissance²⁰."

Staline s'est exprimé d'une manière remarquable à ce sujet :

"... la théorie devient sans objet si elle n'est pas rattachée à la pratique révolutionnaire ; de même, exactement, que la pratique devient aveugle si sa voie n'est pas éclairée par la théorie révolutionnaire.²¹"

Est-ce là que s'achève le mouvement de la connaissance ?

Nous répondons oui et non. Quand l'homme, dans la société, s'adonne à une activité pratique en vue de la modification d'un processus objectif déterminé (qu'il soit naturel ou social) à un degré déterminé de son développement, il peut, grâce au reflet du processus objectif dans son cerveau et à sa propre activité subjective, passer de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, élaborer des idées, des théories, des plans ou des projets qui correspondent, dans l'ensemble, aux lois de ce processus objectif ; il peut ensuite appliquer ces idées, théories, plans ou projets à la pratique de la modification du même processus objectif ; s'il parvient au but fixé, c'est-à-dire s'il réussit, dans la pratique de ce processus, à réaliser, au moins dans leurs grands traits, les idées, théories, plans ou projets préalablement élaborés, le mouvement de la connaissance de ce processus déterminé peut alors être considéré comme achevé.

Par exemple, dans le processus de modification de la nature, la réalisation d'un plan de construction, la confirmation d'une hypothèse scientifique, la création d'un mécanisme, la récolte d'une plante cultivée, ou bien, dans le processus de modification de la société, le succès d'une grève, la victoire dans une guerre, l'accomplissement d'un programme d'enseignement, signifient que chaque fois le but fixé a été atteint.

Néanmoins, d'une manière générale, il est rare, tant dans la pratique d'une modification de la nature que dans celle d'une modification de la société, que les idées, théories, plans ou projets, préalablement élaborés par les hommes, se trouvent réalisés sans subir le moindre changement.

²⁰ VI Lénine : Matérialisme et empirocriticisme.

²¹ J. Staline : Des principes du léninisme.

C'est que les gens qui transforment la réalité sont constamment soumis à de multiples limitations : ils sont limités non seulement par les conditions scientifiques et techniques, mais encore par le développement du processus objectif lui-même et le degré auquel il se manifeste (les aspects et l'essence du processus objectif n'étant pas encore complètement mis en évidence).

Dans une telle situation, par suite de l'apparition dans la pratique de circonstances imprévues, les idées, théories, plans ou projets se trouvent souvent partiellement et parfois même entièrement modifiés.

En d'autres termes, il arrive que les idées, théories, plans ou projets, tels qu'ils ont été élaborés à l'origine, ne correspondent pas à la réalité, soit partiellement soit totalement, et se trouvent être, partiellement ou totalement erronés.

Bien souvent, c'est seulement après des échecs répétés qu'on réussit à éliminer l'erreur, à se conformer aux lois du processus objectif, à transformer ainsi le subjectif en objectif, c'est-à-dire à parvenir, dans la pratique, aux résultats attendus.

En tout cas, c'est à ce moment que le mouvement de la connaissance des hommes concernant un processus objectif déterminé, à un degré déterminé de son développement, peut être considéré comme achevé.

Toutefois, si l'on considère le processus dans son développement, le mouvement de la connaissance humaine ne s'achève pas là.

Tout processus, qu'il soit naturel ou social, progresse et se développe en raison de ses contradictions et luttes internes, et le mouvement de la connaissance humaine doit également progresser et se développer en conséquence.

S'il s'agit d'un mouvement social, les véritables dirigeants révolutionnaires doivent non seulement savoir corriger les erreurs qui apparaissent dans leurs idées, théories, plans ou projets, comme cela a été dit précédemment, il faut encore, lorsqu'un processus objectif progresse et passe d'un degré de son développement à un autre, qu'ils soient aptes, eux-mêmes et tous ceux qui participent à la révolution avec eux, à suivre ce progrès et ce passage dans leur connaissance subjective, c'est-à-dire qu'ils doivent faire en sorte que les nouvelles tâches

révolutionnaires et les nouveaux projets de travail proposés correspondent aux nouvelles modifications de la situation.

Dans une période révolutionnaire, la situation change très vite ; si les révolutionnaires n'adaptent pas rapidement leur connaissance à la situation, ils seront incapables de faire triompher la révolution.

Il arrive souvent, néanmoins, que les idées retardent sur la réalité, et cela parce que la connaissance humaine se trouve limitée par de nombreuses conditions sociales.

Nous luttons dans nos rangs révolutionnaires contre les entêtés dont les idées ne suivent pas le rythme des modifications de la situation objective, ce qui, dans l'histoire, s'est manifesté sous la forme de l'opportunisme de droite.

Ces gens ne voient pas que la lutte des contraires a déjà fait avancer le processus objectif alors que leur connaissance en reste encore au degré précédent.

Cette particularité est propre aux idées de tous les entêtés. Leurs idées sont coupées de la pratique sociale, et ils ne savent pas marcher devant le char de la société pour le guider, ils ne font que se traîner derrière, se plaignant qu'il aille trop vite et essayant de le ramener en arrière ou de le faire rouler en sens inverse.

Nous sommes également contre les phraseurs "de gauche".

Leurs idées s'aventurent au-delà d'une étape de développement déterminée du processus objectif : les uns prennent leurs fantaisies pour des réalités, d'autres essaient de réaliser de force, dans le présent, des idéaux qui ne sont réalisables que dans l'avenir ; leurs idées, coupées de la pratique actuelle de la majorité des gens, coupées de la réalité actuelle, se traduisent dans l'action par l'aventurisme.

L'idéalisme et le matérialisme mécaniste, l'opportunisme et l'aventurisme se caractérisent par la rupture entre le subjectif et l'objectif, par la séparation de la connaissance et de la pratique.

La théorie marxiste-léniniste de la connaissance, qui se distingue par la pratique sociale scientifique, doit forcément livrer un combat résolu contre ces conceptions erronées.

Les marxistes reconnaissent que, dans le processus général, absolu du développement de l'univers, le développement de chaque processus particulier est relatif, et que, par conséquent, dans le flot infini de la vérité absolue, la connaissance qu'ont les hommes d'un processus particulier à chaque degré de son développement n'est qu'une vérité relative. De la somme d'innombrables vérités relatives se constitue la vérité absolue²².

Dans son développement, un processus objectif est plein de contradictions et de luttes, il en est de même d'un mouvement de la connaissance humaine.

Tout mouvement dialectique dans le monde objectif trouve, tôt ou tard, son reflet dans la connaissance humaine.

Dans la pratique sociale, le processus d'apparition, de développement et de disparition est infini, également infini est le processus d'apparition, de développement et de disparition dans la connaissance humaine.

Puisque la pratique des hommes, qui transforme la réalité objective suivant des idées, des théories, des plans, des projets déterminés, avance toujours, leur connaissance de la réalité objective n'a pas de limites.

Le mouvement de transformation, dans le monde de la réalité objective, n'a pas de fin, et l'homme n'a donc jamais fini de connaître la vérité dans le processus de la pratique.

Le marxisme-léninisme n'a nullement épuisé la vérité ; sans cesse, dans la pratique, il ouvre la voie à la connaissance de la vérité. Notre conclusion est l'unité historique, concrète, du subjectif et de l'objectif, de la théorie et de la pratique, du savoir et de l'action ; nous sommes contre toutes les conceptions erronées, "de gauche" ou de droite, coupées de l'histoire concrète.

A l'époque actuelle du développement social, l'histoire a chargé le prolétariat et son parti de la responsabilité d'acquérir une juste connaissance du monde et de le transformer.

²² V.I. Lénine : matérialisme et empiriocriticisme.

Ce processus, la pratique de transformation du monde, processus déterminé par la connaissance scientifique, est arrivé à un moment historique, en Chine comme dans le monde entier, à un moment d'une haute importance, sans précédent dans l'histoire de l'humanité – le moment de dissiper complètement les ténèbres en Chine comme dans le monde entier, et de transformer notre monde en un monde radieux, tel qu'on n'en a jamais connu.

La lutte du prolétariat et du peuple révolutionnaire pour la transformation du monde implique la réalisation des tâches suivantes : la transformation du monde objectif comme celle du monde subjectif de chacun – la transformation des capacités cognitives de chacun comme celle du rapport existant entre le monde subjectif et le monde objectif.

Cette transformation a déjà commencé sur une partie du globe, en Union soviétique.

On accélère actuellement le processus. Le peuple chinois et les peuples du monde entier sont engagés dans ce processus de transformation ou le seront.

Et le monde objectif à transformer inclut tous les adversaires de cette transformation ; ils doivent passer par l'étape de la contrainte avant de pouvoir aborder l'étape de la transformation consciente.

L'époque où l'humanité entière entreprendra de façon consciente sa propre transformation et la transformation du monde sera celle du communisme mondial.

Par la pratique découvrir les vérités, et encore par la pratique confirmer les vérités et les développer.

Partir de la connaissance sensible pour s'élever activement à la connaissance rationnelle, puis partir de la connaissance rationnelle pour diriger activement la pratique révolutionnaire afin de transformer le monde subjectif et objectif.

La pratique, la connaissance, puis de nouveau la pratique et la connaissance.

Cette forme cyclique n'a pas de fin, et de plus, à chaque cycle, le contenu de la pratique et de la connaissance s'élève à un niveau supérieur.

Telle est dans son ensemble la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance, telle est la conception que se fait le matérialisme dialectique de l'unité du savoir et de l'action.

